

Commissaire Liberty - 04 - Les Japonais

Majan, Raphaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



U
N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
LES JAPONAIS



Le commissaire n'est pas un imbécile qui tue pour se bâtir un palmarès. Il n'empêche que, parmi les ressortissants de multiples nationalités à avoir été victimes de ses enquêtes et assassinats, ne figure aucun Japonais. Peu à peu, ce manque l'obsède. Et d'autant plus qu'il n'est pas aussi facile qu'il pouvait le croire d'y remédier. Car les Nippons ont des manières bien à eux de se soustraire à ses crimes, et les assassins n'échappent pas à la loi qui pèse sur chaque être humain et transforme tout désir d'envergure en torture inassouvable.

Raphaël Majan est né en 1963 à Saint-Sébastien.
Fonctionnaire, il a travaillé au ministère de l'Intérieur.

Raphaël Majan



N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

LES JAPONAIS

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

Table

Carence nipponne

Un assassinat défectueux ?

« Comment ça ? »

Pas de naturalisation posthume

Des félicitations peut-être imméritées

Mère et fils : un destin pour deux

De l'armoire à pharmacie à l'ambassade du Japon

Un complot aux ramifications irrationnelles

Sa liste de Schindler

Le commissaire est bel enfant

Les métamorphoses de Françoise Cachout

La règle des trois M

La doctrine Dostoïevski

« Commissaire de police, cinquante et un ans, bien sous tous rapports, cherche Japonais à assassiner, sexe indifférent. »

La madame Butterfly du commissaire Liberty

Chieko Husa assassinée deux ou trois fois

L'indéniable mort violente d'un pur Nippon

C'est un Japonais qu'il assassine

Vendredi 13 février 2004, le commissaire Wallance, qu'on appelle souvent

le commissaire Liberty en référence au fameux film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance*, se réveille d'excellente humeur après une bonne nuit réparatrice, et avec une étrange idée en tête : « Je n'ai jamais tué un Japonais. »

Wallance a cinquante et un ans. Ça fait plus de treize mois que, poussé par sa passion de la justice et de la sécurité pour tous, il a commencé sa carrière d'assassin. Depuis, il a tué ou arrêté ou fait arrêter pour meurtre plein de Français, bien sûr, mais aussi deux Grecs, un Péruvien, un Malien, plusieurs Algériens, deux Brésiliennes, deux Camerounais, un couple de Portugais, un trio de Chinois, même une Australienne, mais aucun Japonais.

Le commissaire est le contraire d'un m'as-tu-vu. Il n'est pas à compter les nationalités de ses victimes comme, dans un western semblable à celui qui lui vaut son surnom, un tueur à gages ferait une entaille sur la crosse de son arme à chaque commande exécutée. Lui, en outre, n'agit pas pour l'argent, ce qu'il fait il le fait à fonds perdu. Il ne cherche pas à se constituer une fortune personnelle mais à vivre en conformité avec la morale qui l'inspire. Wallance souhaite soudain remédier rapidement à sa carence nipponne. Aucun racisme ne le dirige : des Chinois, il en a déjà assassiné. Nulle trace non plus de xénophobie : il a tué largement plus de Français que d'étrangers, de même qu'il a supprimé considérablement plus d'hommes que de femmes sans que ça suffise à mettre le holà aux accusations de misogynie qui pèsent parfois sur lui pour de tout autres raisons. Peut-être que d'un point de vue rationnel, il n'a pas de motif pour se consacrer ainsi à un Japonais, mais faut-il un mobile à une femme enceinte pour qu'on s'attache à satisfaire son envie ? Qu'il soit parfaitement normal ou

extravagant, le fait est là : son désir est de tuer un Japonais dans les meilleurs délais, ce serait bon pour la sécurité du pays. Il n'en attend rien de spécial, sinon que ce sera derrière lui.

Son dévolu eût-il été jeté sur un Français noir ou d'origine maghrébine qu'il aurait eu le choix à son bureau. Mais, alors qu'il fait attention toute la journée, pas le moindre collègue jaune dans les couloirs, même pas de Chinois. Ça altère son humeur au fil des heures. Il a accepté la veille d'aller au cinéma ce soir, avant dîner, avec Lavrout, son fidèle adjoint depuis onze ans, sa femme Martine (le couple a connu il y a un an une crise que l'aide du commissaire leur a permis de surmonter¹) et un autre couple ami des Lavrout.

– Quel film avez-vous sélectionné ? demande-t-il en début d'après-midi à Lavrout pour prendre prétexte de la réponse, quelle qu'elle soit, afin d'être désolé mais que, dans ces conditions, malheureusement, il ne les accompagnera pas.

– *Lost in Translation*, répond l'adjoint. Ce sont Annick et Jérémy qui ont choisi. C'est l'histoire de gens comme nous qui sont à Tokyo et qui s'y retrouvent complètement perdus parmi des milliers de Japonais, il paraît que c'est très drôle avec un aspect intellectuel qui devrait vous plaire, Annick et Jérémy sont tous les deux enseignants.

– Ah, *Lost in Translation*, dit-il en corrigeant selon lui l'accent de Lavrout. De Sofia Coppola. On se retrouve où à quelle heure ?

Le commissaire a une propension à prendre tout ce qui l'arrange pour un signe du destin.

On se retrouve devant le cinéma Majestic, à la Bastille, pour la séance de vingt heures quinze, film dix minutes après. Les Colcoche, Annick et Jérémy, sont plutôt sympathiques, à peu près l'âge des Lavrout, trente, trente-cinq ans, et, comme les Lavrout et le commissaire lui-même, tout ce qu'il y a de plus français blancs. Ils se permettent quelques plaisanteries sur le métier de policier, Wallance a l'habitude.

Le film raconte l'histoire d'un acteur américain à peu près de son âge venu à Tokyo pour le travail, qui s'y ennue affreusement et rencontre à l'hôtel la jeune femme d'un photographe américain qui est aussi seule tout le temps. Ils sympathisent et voilà. Le commissaire estime avec regret que l'œuvre lui en apprend plus sur les Américains que sur les Japonais, les informations sur ceux-ci se résumant au fait qu'ils sont petits et parlent japonais, éléments dont il disposait déjà avant d'entrer dans la salle et qui ne lui paraissent pas à même de simplifier de façon décisive un assassinat. Autres indices déjà en sa possession, d'un intérêt criminel minime et sur lesquels le film n'apporte aucun éclairage supplémentaire : les Nippons seraient peu poilus et leur pénis contradictoire à celui des Noirs. Au bout d'une demi-heure, l'adolescent et l'adolescente de la rangée juste devant commencent à s'embrasser, l'obligeant à changer de position pour continuer à

voir confortablement l'écran. Il pense un instant les coffrer pour trouble à son ordre public personnel puis renonce poliment pour ne pas embarrasser ses compagnons. Il reste consciencieusement jusqu'à ce que les lumières soient rallumées et il s'avère qu'il n'y a aucun Japonais parmi les spectateurs, de sorte qu'il est doublement déçu quoiqu'il fallait s'y attendre.

– Je n'ai pas tout compris mais c'était un peu long, dit Lavraut quand ils sont attablés vers vingt-deux heures trente à un tex-mex de la Bastille.

– La jeune femme est très sympathique, dit Martine, quelle bonne actrice.

– Et belle, ce qui ne gâche rien, dit Lavraut.

– Cette opposition de deux mondes, c'est fascinant, dit Jérémy Colcoche.

– C'est très intéressant, dit Annick. J'adore la sensibilité de Sofia Coppola. C'est la fille de Francis Ford Coppola, savez-vous ?

– *Apocalypse Now*, quelle claque dans la gueule de la guerre du Vietnam, dit le commissaire avec un soupçon de flagornerie qui n'est pourtant pas son genre, les enseignants étant réputés majoritairement opposés à ce genre de conflit armé.

– Chez les Coppola, les Jaunes, ça a l'air d'intéresser toute la famille, si je peux me permettre, rigole Lavraut.

– Il n'y a aucun rapport, dit Jérémy.

– Oui mais quand même, dit Martine.

– Les Japonais, c'est très particulier, dit Jérémy. Vous avez tous entendu parler d'une mafia chinoise, jamais d'une mafia japonaise. Même à Paris, il y a ce qu'on appelle Chinatown, pas Japantown.

– Les Colcoche sont passionnés, dit Lavraut au commissaire. Ils décollent pour quinze jours à Tokyo pas plus tard que demain.

Ce qui arrangerait vraiment Wallance serait qu'ils aient plutôt un arrivage en provenance de là-bas mais y partir, c'est déjà une piste.

– Je crois que Tokyo est la capitale la plus chère du monde, dit-il, il n'est pas franchement avare mais cette sorte de détail l'intéresse toujours. Les hôtels, ce doit être hors de prix.

– Ça ne nous coûte rien que le voyage, dit Annick Colcoche. On échange notre appartement avec celui d'un Japonais beaucoup plus âgé que nous, il travaille chez Sony mais pas à un poste si important que ça, il a plus de cinquante ans et sa femme aussi. Ils ne sont jamais venus en Europe, c'est fou, non ? Vous me direz que c'est notre premier voyage en Asie. On laisse les enfants chez les parents de Jérémy, ils sont trop jeunes pour en profiter. L'échange d'appartements, ça se fait de plus en plus, maintenant, c'est très commode, mais je crois que les maisons sont toutes petites, là-bas. Il y a des agences qui jouent le rôle d'intermédiaire pour les clés, tout ça. Il suffit de bloquer la ligne de téléphone pour ne pas avoir de mauvaises surprises, j'espère qu'ils penseront bien aux robinets mais il paraît que les Japonais sont très polis. Notre avion part en fin de matinée et le leur arrive en début d'après-midi.

Fidèle à lui-même, il y a déjà un moment que le commissaire n'écoute plus. Sa distraction aurait pu lui causer des ennuis, professionnellement parlant, si ses innovations morales ne s'étaient révélées beaucoup plus efficaces que des enquêtes à la papa pour résoudre les pires assassinats. Mais la phrase sur la venue de Tokyoïtes fait mouche.

– Annick a toujours voulu connaître « l'empire du Soleil levant », dit Jérémy. Je suis bien content d'en profiter moi aussi. Ils nous ont faxé un plan avec leur adresse parce que c'est comme ça qu'on fait là-bas. Pour ne pas être en reste, je leur ai faxé la nôtre avec aussi la photocopie d'un plan du XI^e arrondissement avec une croix au niveau de notre immeuble.

– Où habitez-vous ? se renseigne Wallance. Seriez-vous assez aimables de me faire parvenir un double du plan, s'il vous plaît, je veux dire votre adresse.

Les Colcoche restent muets, un peu stupéfiés de cette demande intime formulée comme un ordre.

– Je m'en occupe, dit Lavraut, subordonné même hors service.

Assassiner un Japonais, aucune petite voix dans sa conscience ne pourra prétendre que c'est par intérêt personnel puisque le commissaire est prêt à tuer n'importe lequel et que, de toute façon, il n'en connaît aucun.

1. Voir dans la même série *Chez l'oto-rhino*.

P ourquoi traîner ? Liberty passe boulevard Richard-Lenoir dès le samedi 14 février après-midi, les Colcoche habitent juste à côté du cinéma où ils avaient donné rendez-vous. Il n'a pas encore d'idée très précise en tête mais peut-être qu'une occasion se présentera immédiatement. Comme d'habitude, il a sur lui son pistolet, et aussi son discman Sony qui ne marche plus bien. Ça peut être à la fois une manière d'entrer en contact et de le faire réparer, puisque le Japonais travaille justement chez Sony et à un poste pas trop important. Le P-DG de la boîte serait sûrement incapable de le lui refaire fonctionner mais un employé moins gradé pourrait se révéler beaucoup plus compétent, c'est comme ça aussi dans la police où le commissaire divisionnaire Gou serait la dernière personne à qui s'adresser pour savoir comment commettre un assassinat alors que Wallance lui-même, qui hiérarchiquement dépend de l'autre, promettrait d'être beaucoup plus efficace.

Il sonne à la porte. Une petite femme japonaise d'à peu près son âge, la cinquantaine, lui ouvre après avoir regardé par le judas et déverrouillé la porte. Elle rit un petit peu.

– Bonjour, dit Wallance. Annick et Jérémy Colcoche m'ont dit que vous arriviez cet après-midi et je suis venu voir si le voyage s'est bien passé, si vous avez besoin de quelque chose. Je peux entrer, s'il vous plaît ?

Le femme continue à rire comme nerveusement quoiqu'elle semble calme. Le commissaire entre. La Japonaise dit quelques mots, de toute évidence en japonais. C'était à prévoir.

Pas trace du mari. Ça tombe mal, parce qu'il est exclu d'assassiner qui que ce soit quand un témoin peut revenir d'une seconde à l'autre et que Wallance n'a

rien contre deux victimes d'un coup.

La Japonaise lui parle mais comprend vite qu'il ne comprend pas. Ils sont dans la cuisine, comme si elle allait lui proposer un thé, et elle mime l'absence de son mari sur la table, en mettant son index droit à l'horizontale jusqu'à le faire basculer sur le médus, puis encore l'index, et ainsi de suite, comme un petit bonhomme qui marche. Le mari est sorti pour un temps indéterminé que le commissaire décide de considérer cependant comme suffisant, revenant sur l'impossibilité antérieure. Rien n'oblige à mettre des heures pour pratiquer un assassinat, ça peut aussi bien ne prendre qu'un instant. Il tâte sa poche, son pistolet y est bien. Mais, maintenant que tuer un Japonais lui est venu comme une chose extraordinaire, il a peur de gâcher le plaisir en tirant un coup de feu et rentrer chez lui, meurtre d'une désolante banalité.

Tandis qu'il échange quelques gestes avec la femme, visiblement fatiguée par la nuit dans l'avion, le frappe la conjonction entre l'énormité de la machine à laver familiale située à côté du four et la petite taille de la Japonaise. Il ouvre la porte extérieure placée sur le dessus et regarde bien le fonctionnement, comme s'il était venu pour ça, qu'il avait quelque chose à leur expliquer à ce sujet. C'est une machine Brandt, rien de japonais. Du doigt, il fait signe à la femme de s'approcher, à quoi elle obtempère à petits pas et en riant toujours, ce qui est à la fois sympathique et un peu agaçant. En souriant lui-même, le commissaire la fait se pencher sur le tambour et, brusquement, lui saisit les pieds et tâche de l'enfourner à l'intérieur. La femme commence à crier et Wallance se demande s'il a pris une tellement bonne initiative mais c'est trop tard pour changer d'avis. C'est épuisant. Il a beau être plus grand que la naine, quand même pas au point de pouvoir la tenir par les pieds et qu'elle entre tout entière dans le tambour sans qu'il soit forcé de se donner un mal fou. Introduire toute une Japonaise dans une machine à laver sans même parler japonais tient de la gageure. En plus, comme ça lui a pris soudainement, il n'a même pas enlevé son pardessus qu'il gardait pour pouvoir partir rapidement, ce qui n'est plus l'urgence. Il sent la transpiration monter sous ses aisselles, il faudra changer de chemise en rentrant ce soir. La femme hurle mais des mots incompréhensibles, et on entend mal, le tambour a un effet d'étouffoir acoustique, d'autant qu'elle est quand même la tête en bas, et le commissaire a grimpé sur le four pour pouvoir donner des coups de pieds afin que la Japonaise s'enfonce mieux dans la machine à laver familiale. Il lui tient les deux pieds et lui tape dans le ventre et sur le cou, ça doit être inattendu comme première impression de Paris, mais ça occupe tous les membres de Wallance qui a toujours son pardessus sur le dos jusqu'à ce que la petite femme faiblisse et que, lâchant puis récupérant une main après l'autre, il fasse glisser les deux manches et laisse son magnifique manteau traîner sur le carrelage de la cuisine, habituellement il en prend le plus grand soin.

À force de ténacité, il parvient enfin à faire entrer entièrement dans la machine

la Japonaise terrorisée qui a fini par comprendre qu'il lui voulait du mal et ne rit plus du tout. C'est comme ces diables qu'il faut remettre dans la boîte après qu'ils ont servi à faire une blague, il y a toujours un bout qui dépasse, ici une chaussure ou une main ou un genou, mais Wallance est beaucoup plus fort qu'elle, il finit par appuyer de toutes ses forces sans se soucier de l'inconfort de la position de la pauvre femme pour qu'elle tienne et elle tient. Il ferme la porte horizontale de la machine et, mettant toutes les chances de son côté, choisit le programme quatre-vingt-dix degrés, si elle ne meurt pas asphyxiée ou noyée, peut-être brûlée.

Par le hublot, sur la partie verticale de la machine, il voit la Japonaise tourner et tourner et c'est très particulier. Il n'est pas sadique, au contraire le regard éploré, quasi désespéré, l'émeut, mais il faudrait être un imbécile pour renoncer à ce moment. Au contraire, il s'assied sur l'ouverture horizontale, coup double qui lui permet de ne plus voir la victime lui demander silencieusement une pitié qu'il n'est plus à même de lui offrir et de s'assurer qu'elle ne pourra pas sortir. Outre qu'elle n'a pas de prise de l'intérieur, il lui faudrait dorénavant soulever les quatre-vingts kilos facile du commissaire, pas de danger. Il espère que la machine Brandt sera d'assez bonne qualité et il tâche de l'immobiliser par son poids, il arrive que les instruments électroménagers s'arrêtent d'eux-mêmes, dispositif de sécurité, quand ils bougent trop. Non, il se débrouille bien, la machine n'a pas l'air de se déplacer. Mais autant, sur le moment, il a été content de son idée, qui ne fut même pas une idée mais une évidence, une fulgurance d'une originalité selon lui indéniable, autant, à la longue, il en voit les défauts. Ça peut prendre une heure. Là, il ne voit pas puisqu'il a les fesses sur le dessus et qu'il lui faudrait se pencher la tête en bas, ce qui réclame une souplesse qu'il n'a plus, mais, la dernière fois qu'il a regardé, la Japonaise n'était toujours pas morte, mal en point mais vivante. Il n'ose pas partir avant la fin du programme alors que peut-être il faudra en faire un deuxième tout de suite après par sécurité, mais si le mari revient entre-temps ce sera difficile de justifier sa présence dans l'appartement et celle de sa femme dans la machine à laver, surtout si l'homme non plus ne parle pas français. Il peut bien partir avant la fin de la lessive en espérant que, si la Japonaise y survit, de toute façon elle n'a aucune chance de le rencontrer à nouveau ni même de l'identifier s'il en juge par lui-même, il est vrai aussi peu physionomiste qu'auditeur attentif : il ne serait pas fichu de reconnaître la femme qu'il n'a après tout vue que quelques instants, dont certains où elle était défigurée par la peur ou la douleur, en tout cas des expressions fortes derrière lesquelles son visage s'efface dans sa mémoire. Il pense aussi qu'il a oublié de mettre de la lessive et de l'assouplissant dans les petits bacs destinés à cet usage, l'assassinat serait beaucoup plus plausible comme accident si la Japonaise s'apprêtait à faire une machine. Mais, après tout, ce n'est pas non plus son genre de maquiller un meurtre comme s'il en avait honte, pourquoi le commettrait-il s'il n'en était pas fier ? Rien ne l'y oblige que son éthique, et ce serait beaucoup plus simple pour lui de passer son

samedi après-midi à regarder Sochaux-Bordeaux en direct sur Canal + si la sécurité du pays n'exigeait qu'à chaque assassinat soit accouplé un coupable pour le plus grand bien de la justice, plus il y a d'assassinats et plus il y aura de coupables et plus les éventuels criminels seront préventivement impressionnés, dans l'idéal choqués, dégoûtés, par ce déchaînement de châtiments.

Il est assis sur la machine. C'est un programme pour dix kilos, la femme doit faire quand même au moins six fois plus mais il ne peut pas intervenir, il ne lui reste qu'à espérer que les Colcoche n'ont pas lésiné sur la qualité de leur électroménager. Rien ne prouve le contraire, le programme suit son cours, si ce n'est que le couple n'a pas choisi la machine la plus silencieuse, c'est un vacarme incroyable, placé comme il est, qui l'empêcherait d'utiliser commodément son discman quand bien même il fonctionnerait et ne serait pas inaccessible, enfoui dans la poche de son pardessus, par terre. En conséquence de quoi il s'ennuie. Il n'est pas prêt de l'oublier, l'assassinat de sa Japonaise, ça fait trois quarts d'heure que ça dure et jamais un crime n'a été aussi fastidieux, lui assis comme un idiot sur la machine, à ne rien faire que peser pour en interdire l'ouverture de l'intérieur si par extraordinaire la victime y aspirait toujours. Il arrive que son travail au commissariat le barbe mais jamais autant que là. Il n'a pas le sentiment de voler son salaire. Il est lessivé.

Il soulève les fesses pour se pencher en avant jeter un œil inconmode par le hublot. Elle n'a pas l'air en forme. C'est l'essorage et ça essore sec. Il y a encore cinq minutes et le tambour s'arrête de tourner. Il n'est pas le genre de maniaque à vérifier lui-même si sa victime est morte, il a au contraire une répulsion instinctive à toucher un cadavre surtout s'il est encore vivant, il n'ouvre pas la machine et rappuie immédiatement pour relancer le même programme.

Il prend son temps pour bien respirer et quitter définitivement sa position assise pour se lever et récupérer son manteau avant de s'éclipser discrètement et voilà qu'on sonne à la porte. Le mari est revenu. Bien sûr, Wallance a pensé à verrouiller la porte en laissant la clé dans la serrure et en mettant la chaîne de sécurité mais le Japonais resonance et commence à crier, peut-être des voisins vont sortir et le commissaire est bloqué à l'intérieur. Il y a apparemment comme un défaut dans son assassinat.

W

allance écrira dans un de ses carnets aujourd'hui en ma possession s'être alors demandé si les Japonais ne sont pas son mauvais génie et si le désir d'en assassiner au moins un ou une (il n'est pas misogyne) n'est pas une perversion de désir. Mais, autant il peut perdre son sang-froid quand n'importe qui l'agace par son incompetence et sa bêtise, autant il reste maître de ses nerfs lorsque la situation le réclame, comme c'est indéniablement le cas à cet instant.

Le mari n'arrive pas à introduire sa clé dans la serrure puisqu'il y a déjà celle de sa femme à l'intérieur, il s'inquiète, il commence à ameuter n'importe qui. Wallance entend mal à cause du bruit de la machine mais le Japonais semble parler français.

– Appelez la police, appelez la police, l'entend-il crier avec un accent comique.

D'autres gens parlent, il entend des bribes de phrase, « peut-être a-t-elle eu un malaise », « peut-être dort-elle tout simplement avec la fatigue du voyage », « vous êtes des amis des Colcoche ? ». Le mari frappe du poing sur la porte, crie encore :

– Yazuko, Yazuko.

Au moins, la victime du commissaire cesse-t-elle d'être anonyme. Wallance est cependant agacé par le tohu-bohu du mari qui ne se rend pas compte que plus il se donne de mal pour sauver son épouse, plus il va se retrouver coupable de l'avoir assassinée. Le commissaire est parfois implacable dans ce genre d'attribution, rien ne peut sauver celui ou celle qu'il a nommé assassin.

Wallance ne s'est absolument pas occupé des empreintes et tout ça. Il passe un coup de torchon sur la machine mais le cou et les pieds de Yazuko sont maintenant inaccessibles, décidément il regrette de ne pas avoir mis lessive et assouplissant même à la seconde machine. D'un autre côté, lessive ou pas, la

victime doit être maintenant bien lavée et il serait étonnant qu'on trouve beaucoup d'indices sur son corps. Ça lui prend quelques minutes où il est perdu dans ses pensées, ensuite il se retrouve en pardessus, les mains dans les poches de son pantalon, l'air d'un parfait innocent ne serait sa présence sur le lieu du crime verrouillé de l'intérieur. Quand il refait attention au monde extérieur, c'est pour entendre le relatif silence qui s'est instauré si tant est que le vacarme de la machine lui permette d'évoquer le moindre calme. Le Japonais a dû aller téléphoner ou chercher un serrurier. Wallance ne perd pas ses moyens mais la situation demeure périlleuse.

Tout à coup, son portable vibre. Au point où il en est, il répond.

– Allô, dit-il faiblement, ce serait compliquer exagérément les choses que se faire entendre de l'autre côté de la porte et c'est la première seconde depuis qu'il est entré dans l'appartement où le tintamarre de la machine s'effectue en sa faveur.

– Pardon de vous déranger, commissaire, c'est Lavraut. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer mais pas au téléphone. Je vous appelle parce que je suis de permanence et on m'a averti qu'au commissariat du XI^e, ils ont un appel d'un Japonais du 12, boulevard Richard-Lenoir, l'adresse exacte d'Annick et Jérémy, c'est sûr que c'est chez eux. Comme vous aviez l'air intéressé hier, je préfère vous en parler. Je vais peut-être y passer même s'il n'y a rien de criminel, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je n'aimerais pas qu'il se passe quelque chose de pas clair chez les Colcoche, avoir été au courant et ne pas avoir fait ce que je peux. Annick est une amie d'enfance de Martine, vous comprenez.

– Tu as tout à fait raison. Moi aussi, ça me semble ne pas sentir bon, cette histoire. J'ai mon après-midi de libre, je cours te rejoindre là-bas. D'ailleurs, je ne suis pas loin, qui sait si je n'y serai pas avant toi ?

– Ah, vous avez un pressentiment ? dit Lavraut soudain très inquiet.

Les intuitions de Wallance sont célèbres auprès de ses collègues. Aussi insensées soient-elles, ni le bienveillant Lavraut ni même le divisionnaire Gou, le supérieur du commissaire, n'osent argumenter contre tant elles se sont avérées un nombre considérable de fois. Il est vrai que c'est une distorsion sémantique, de la part de Wallance par ailleurs très attaché à la langue française, de nommer pressentiments de simples actions qu'il a commises ou va commettre lui-même. C'est comme si une voyante, pour toute consultation, disait à son client : « Je vois que vous allez vous faire rouler par votre voyante », puis réclamait son argent.

– J'y cours, dit le commissaire d'un ton qu'il veut grave mais c'est compliqué pour lui de parler, il a maintenant le vacarme de la machine d'un côté et celui du mari et des curieux qui recommence de l'autre, il lui faut prendre garde qu'aucun de ces sons ne parviennent à Lavraut. À tout de suite, ajoute-t-il pour couper court et il raccroche.

Un peu de temps s'écoule où il ne s'inquiète plus, un peu quand même, il a

son idée mais encore faut-il que les circonstances se prêtent un minimum à sa mise en application. Des policiers sont arrivés. Il y a un problème pour enfoncer la porte parce que le Japonais est incapable de montrer un titre de location, il prétend bien posséder un fax de M. Colcoche mais le papier est à l'intérieur. Un voisin dit quand même qu'en effet le couple de locataires habituels vient de partir pour le Japon dans le cadre d'un échange d'appartements. Comme il commence à en avoir par-dessus la tête de sa situation, le commissaire crève d'envie de lancer un ordre de son côté de la porte, « Ouvrez donc », mais c'est la dernière chose à faire, il se retient. Il jette un oeil à la machine, elle est en plein essorage, il n'y en a plus pour longtemps avant que l'appartement retrouve un peu de calme. Yazuko semble tout ce qu'il y a de plus morte, ça fait au moins un point sur lequel ne pas s'inquiéter.

Ils enfoncent la porte à coups d'épaule. Les policiers, après avoir hésité, ont donc entièrement retourné leur veste et ne font même pas appel à un serrurier, ils s'estiment couverts par les déclarations du voisin. La porte résiste mais ils insistent, Wallance avance précautionneusement, sur la pointe des pieds pour qu'on ne l'entende pas, pour retirer la chaîne afin de leur faciliter la tâche, puis retourne dans son coin à espérer contradictoirement, par on ne sait quelle superstition, que le programme de la machine soit fini avant que la porte cède, comme si c'était un point important. Raté : elle sort soudain de ses gonds et plusieurs policiers pénètrent dans l'appartement, avec le Japonais sur leurs talons. Et comme la machine fonctionne toujours, ils sont attirés par ce bruit et se précipitent dans la cuisine que Wallance a quittée pour se placer banalement dans un angle mort de l'entrée. Ce sont les derniers soubresauts de l'essorage.

– Ne regardez pas, dit au mari un policier en voyant par le hublot de la machine qui vient de s'y faire rincer.

Le policier essaie d'arrêter le programme, alors qu'il ferait mieux de le laisser finir tranquillement maintenant qu'il ne reste plus que quelques minutes, il ne trouve pas le bon bouton, tout le monde s'agglutine autour de lui à triturer les manettes en vain.

Wallance se mêle délicatement à cette petite foule.

– Il doit y avoir le mode d'emploi quelque part, dit un autre des policiers, et ils ouvrent tous les placards de la cuisine à sa recherche avant de le trouver dans un tiroir sous l'évier quand c'est trop tard, la machine s'est arrêtée d'elle-même.

– Qui c'est, lui ?

Liberty entend un troisième policier demander ça, à voix prudemment basse, à un quatrième.

– Ah, vous êtes déjà là, commissaire, dit Lavraut en pénétrant dans l'appartement où il trouve la présence de son supérieur tout à fait naturelle, c'est ce sur quoi Wallance avait compté, au pire être pris, le temps précédant l'arrivée de son collaborateur, pour un voisin par les policiers du quartier et pour un

policier du quartier par les voisins. J'ai une grande nouvelle mais je vous dirai tout à l'heure, quand ce sera plus discret, ajoute-t-il comme s'il reprochait à tous les autres d'être là à gâcher son tête-à-tête avec le commissaire, le drame passant complètement à l'arrière-plan de son esprit.

– Figure-toi que je m'étais trompé et suis d'abord monté au quatrième avant de devoir redescendre un étage, dit Wallance pour justifier aux yeux des autres la discrétion de son arrivée implicitement survenue quand ils étaient occupés à leur séance d'électroménager.

– Alors ? dit Lavrout. Ça ne peut pas être plus étonnant que ce que j'ai à vous raconter moi.

– Monsieur va nous dire, dit le commissaire en montrant, tout comme le fait son subordonné, sa carte de la Police nationale au policier du quartier qui n'a pas été fichu de trouver comment arrêter la machine, « tu parles d'un enquêteur », écrira Wallance dans un carnet.

– Regardez, monsieur le commissaire, dit Jean Vertigo, lieutenant de police dans le XI^e, en s'effaçant pour laisser le chemin libre à Wallance et en confiant le mari à d'autres policiers, pour que lui ne voie rien.

Lavrout et son supérieur avancent jusqu'à la machine. Jean Vertigo finit par parvenir à ouvrir le tambour et le cadavre – c'est évidemment un cadavre – se déplie d'une façon horrible. C'était bien la peine de prétendre cacher quoi que ce soit au Japonais qui en avait déjà vu assez par le hublot, il s'assied sur un canapé en pleurant tandis que Lavrout convoque un légiste, ce serait de toute évidence gaspiller les deniers publics que faire appel à une consultation de médecin conventionnel pour une femme dans cet état.

Wallance feint naturellement une horreur de bon aloi devant le spectacle et Lavrout, qui n'a pas les mêmes raisons que lui d'être concerné par l'assassinat, en fait aussi des tonnes, ce qui agace son supérieur, il veut bien que les Colcoche soient des amis de Martine mais il ne leur est rien arrivé à eux.

– Mon Dieu, mon Dieu, dit Lavrout, d'habitude d'une sérénité reposante.

On a étalé le corps par terre dans la cuisine, comme si, quitte à l'avoir déplacé, mieux valait le bouger le moins possible, raisonnement qui ne pèse pas lourd logiquement. Lavrout ne s'intéresse absolument pas au cadavre mais regarde partout autour de la machine à laver.

– En tout cas, ça n'a pas fui. Bonne qualité, dit-il en la tapotant comme un chien affectueux. Parce qu'il n'y a rien de pire que rentrer de vacances avec toutes ses affaires sales et la machine en panne sans prévenir, on perd d'emblée toute la bonne humeur du voyage.

Maintenant que l'affaire est sur ces excellents rails, le commissaire Liberty commence à goûter son assassinat de Japonaise. Il doit reconnaître que ç'a été spécial, pas un petit meurtre de rien au couteau ou au pistolet comme on en rencontre des centaines, en vingt-huit ans de carrière. Il ne sait toujours pas

pourquoi le désir de tuer nippon lui est brusquement venu, du moins se félicite-t-il de l'avoir exaucé. Les plaintes et les inquiétudes terre-à-terre de Lavraut le ramènent trop vite à la réalité.

Le mari pleure discrètement, assis sur le canapé, les coudes sur ses genoux et ses mains cachant son visage.

– Commissaire, vous croyez que c'est couvert par la garantie s'il y a un dommage à la machine pour un cas pareil ? demande Lavraut.

– Vous pensez que c'est un meurtre ou un accident, commissaire ? demande Jean Vertigo qui ne veut pas faire de gaffe.

– C'est sûr qu'elle a très bien pu ne pas savoir lire les instructions et tout faire à l'envers, une Japonaise, répond Wallance qui n'est de toute façon pas inquiet pour l'enquête, il a ce qu'il faut comme coupable en magasin.

Malgré la décence dont les policiers savent faire preuve en des moments pareils, le devoir avant tout, on a besoin d'une petite déposition du mari. À cause des larmes, du chagrin, tout ça qui est bien compréhensible, il ne parle pas volontiers, mais français, même si avec un accent incroyable qui amuse les policiers comme peut faire aussi l'accent québécois, à des moments il leur faut se mordre les lèvres pour ne pas rire, qui serait indécent.

Le commissaire est enchanté de comment tourne cette affaire japonaise. Le mari fera un coupable idéal même si ça doit lui sembler injuste, mais sa vie, de toute façon, s'annonce moins heureuse après ce drame affreux, et son arrestation sera une leçon pour tous les étrangers qui veulent assassiner sur notre territoire et aussi pour les Français eux-mêmes, que tout le monde comprenne que ça n'existe pas, une internationale des assassins qui pourrait protéger ses membres où que ce soit. Bien sûr, il reste quelques détails à régler pour être sûr que le juge Aramandes ne lui retoque pas son dossier mais il n'y a pas urgence.

– Vous pouvez nous donner quelques informations sur la victime, s'il vous plaît, dit Lavraut que Wallance force à s'intéresser à l'enquête proprement dite et non aux dommages collatéraux chez les Colcoche.

– Yazuko ? Elle est née à Fusan en 1952. C'est la première fois que nous venions en Europe, pauvre Yazuko. Je l'ai rencontrée en 1975 à Tokyo et nous nous sommes mariés l'année suivante, depuis on ne s'est jamais quittés. Elle arrivait juste de Corée et je suis le premier Japonais qu'elle a connu.

– Comment ça ? dit le commissaire qui n'écoute pas mais a quand même entendu ça.

– Oui, c'est fou, je suis le premier Japonais qu'elle ait rencontré, elle disait qu'elle avait toujours été fascinée par la culture nipponne, précise Seiji Tanaka. Mais elle n'a jamais voulu être naturalisée. Fusan est la ville de Corée la plus proche de chez nous, elle rêvait de Tokyo depuis l'enfance. Ça lui plaisait d'être une Coréenne installée au Japon, mariée à un Japonais et Mère de trois enfants et déjà deux petits-enfants japonais, mais elle disait qu'elle aurait le sentiment d'une

imposture si elle essayait de se faire passer pour une vraie Japonaise, tellement elle respectait le Japon, vous comprenez. En vérité, elle valait mieux que toutes les Japonaises, croyez-moi.

– Comment ça, une Coréenne ? dit Wallance.

Tous ces risques pris, toute cette énergie dépensée, toutes ces deux machines programmées pour rien.

Liberty ne soupçonne pas encore dans quel engrenage il a mis le doigt en décidant de supprimer un Japonais ou une Japonaise, mais une rage s'empare déjà de lui. Il imagine toute cette race qu'il déteste entre toutes, celle des conseillers après coup qui viendraient lui expliquer qu'il n'y a aucun rapport entre Japonais et Coréens, que c'est très facile de les reconnaître, les traits sont différents, la structure du visage ou il ne sait quoi. Le commissaire ne s'est jamais vanté d'être physionomiste, aucune prétention, aucune morgue dans son assassinat, tout est de la faute des Colcoche qui auraient pu avoir la décence de préciser que la femme était d'une nationalité tout à fait différente du mari, eux qui se prétendent tellement compétents en Japonais. De toute façon, comme personne ne le soupçonne d'avoir tué la femme, personne ne se moque de lui pour s'être trompé, d'autant qu'il n'y a que lui à savoir que les Japonais sont actuellement son objectif prioritaire. La remarque du mari suffit cependant à faire disparaître en une seconde toute sa bonne humeur, sa fierté d'avoir si vite mené à bien sa mission qui se révèle en définitive un fiasco.

– Vous êtes sûr de ce que vous avancez ? Vous pouvez le prouver ? demande-t-il à Seiji Tanaka.

Le mari, d'abord, ne comprend pas, abruti par la douleur et un indéniable aspect inattendu dans les questions du commissaire.

– D'où tenez-vous qu'elle était coréenne ? insiste Wallance comme l'autre ne répond pas.

– Je vais vous montrer son passeport.

Il le cherche dans un petit sac où le couple gardait les papiers, les billets et l'argent et le tend au commissaire pour qui ce n'est pas concluant.

– De toute façon, je ne lis pas mieux le coréen que le japonais, dit-il pour expliquer que ça ne lui suffit pas.

Il n'en démord pas. Il s'accroche à l'espoir que Yazuko était quand même japonaise, que le mari lui fait une blague, qui sait si ce n'est pas l'usage dans la tradition nipponne de plaisanter quand sa femme a été assassinée ? Ou au contraire, une vague paranoïaque recouvre un instant Wallance mais c'est vrai que, pour n'importe qui, la pilule serait dure à avaler, n'est-ce pas la norme, là-bas, de pardonner au mari de vouloir faire partager son dérangement à tout le monde quand son épouse disparaît si brutalement ?

Seiji Tanaka montre aussi son propre passeport, différent de celui de Yazuko, tout en précisant que c'est également écrit en anglais, ce que le commissaire est forcé de constater. Le mari s'est levé pour chercher les documents, maintenant c'est Wallance qui s'assied atterré sur le canapé. Il n'y a aucun espoir d'obtenir une naturalisation posthume, et qui serait-il pour la demander ? Son échec est patent.

– Japonaise, Coréenne, ça n'a plus trop d'importance, dit le fidèle Lavraut pour reconforter son supérieur et atteignant naturellement l'effet inverse.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tu as déjà résolu toute l'affaire ? Peut-être qu'elle n'aurait jamais été tuée si elle n'avait pas été japonaise, dit Liberty en s'embrouillant dans les négations, il veut dire « si elle n'avait pas été pas japonaise », formulation si laide qu'il est légitime qu'elle ne soit pas venue spontanément à la bouche d'un amoureux de la belle langue.

– Mais non, commissaire, puisque justement elle n'était pas japonaise.

– Tu ne comprends jamais rien, dit injustement Wallance, sa conversation étant actuellement, et de son fait, objectivement incompréhensible par qui que ce soit.

– Ne vous mettez pas martel en tête avec ça, continue Lavraut. Si on a un petit coin tranquille, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

– Je vous dérange ? dit Jean Vertigo, un peu vexé d'être traité avec autant de désinvolture que semble l'être l'enquête débutante elle-même.

Il y a des policiers partout, les voisins auxquels on a interdit d'entrer dans l'appartement restent dans le couloir d'où ils peuvent voir quand même, puisque la porte d'entrée a disparu. Le mari s'est remis à geindre comme n'importe quel mari dans cette situation, Wallance ne voit pas ce que les Japonais ont de particulier et en quoi ils nécessitent une attention spécifique de sa part, avec ce lien étrange que le commissaire entretient parfois avec la réalité, comme si ce n'était pas lui-même qui avait décidé de s'en prendre aux Nippons mais qu'il avait reçu des instructions du ministère et qu'il pouvait s'en plaindre comme de n'importe quelle circulaire, comme si ce qu'il a d'abord nommé son désir lui est imposé de l'extérieur. Le docteur Murat est arrivé, un légiste dont Liberty ne raffole pas mais avec qui il est cependant parvenu à un modus vivendi et qui

n'aura rien de nouveau et passionnant à révéler, tout le monde déduit très bien comment les choses se sont passées. Il y a une agitation de hall de gare miniature dans cet appartement, c'est le dernier endroit où faire des confidences, Dieu que Lavraut peut être agaçant, parfois.

– Je suis sûr que ça va vous faire plaisir, commissaire, lui dit son subordonné.

– Tu as des informations inédites sur la naissance de Yazuko ? dit Wallance sur un ton qui bride quand même Lavraut pour plusieurs minutes.

– Vous n'avez plus besoin de moi, commissaire ? demande Jean Vertigo avec également une ironie agressive et largement perceptible dans la voix.

Wallance connaît ce genre de policiers pour qui rien n'est important qu'eux-mêmes, dans une enquête, ce qui compte n'est pas de la résoudre mais qu'ils aient fait leur travail correctement, qu'on ne puisse rien leur reprocher sinon d'être inefficace qui n'a pas à entrer en ligne de compte quand on vérifie l'honnêteté. Il a Damien Fagis qui est comme ça dans son propre service, il soupçonne ces policiers prétendument honnêtes d'être de simples arrivistes qui souhaitent juste que leur dossier reste vierge de toute remarque dans la perspective de promotions futures. Le commissaire, pour sa part, n'aspire à rien d'autre que rester commissaire. Il préfère servir la justice que sa carrière. La sécurité du pays passe avant celle de son emploi, prétend-il par un raisonnement un peu tordu puisqu'il estime malgré tout que c'est en restant à son poste qu'il sera le plus utile à la nation.

– Pourquoi ? Vous êtes pressé de partir ? Vous estimez qu'une Coréenne ne mérite pas que vous lui consacriez la moindre parcelle de votre emploi du temps de policier de quartier français ?

– Excusez-moi, commissaire, ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Vertigo, rapidement dompté comme le sont presque toujours ces donneurs de leçons dès qu'il est question qu'ils en reçoivent une bonne.

– Vous avez un alibi ?

Wallance s'est maintenant tourné vers le mari, son agressivité loin d'être étanchée par une simple volée adressée à un subalterne.

– J'étais sorti faire des courses. C'est très compliqué, les achats en France, je ne comprends rien aux magasins, dit Seiji Tanaka espérant justifier ainsi une absence de trois heures.

Ça lui fait d'ailleurs penser à aller chercher ses sacs en plastique qu'il avait dû déposer par terre pour garder ses mains disponibles avant de frapper de toutes ses forces sur la porte.

– Trop commode, dit Wallance. Rien ne vous empêche d'être remonté entre deux courses. D'autant que c'est très malin, le coup de la machine à laver. Vous n'aviez pas besoin d'être présent à l'heure de la mort.

Le commissaire estime soudain que c'était peut-être un zèle intempestif qu'être fidèlement resté sur place pendant l'intégralité des deux machines.

– Mais il dit qu’il y avait la chaîne à l’intérieur, qu’il ne pouvait pas ouvrir avec sa clé parce qu’il y avait l’autre dans la serrure, dit Jean Vertigo pour manifester un intérêt contredisant les horribles suppositions précédentes de Wallance quant à son racisme implicite.

– Vous avez vérifié ? dit le commissaire qui ne voudrait pas avoir pris le risque d’être allé déverrouiller la chaîne alors qu’il y avait tout le monde de l’autre côté de la porte pour que personne ne s’en rende compte. Après tout, on n’a que son témoignage qu’il n’arrivait pas à ouvrir avec sa clé, vous n’avez pas essayé vous-même, ajoute-t-il en parlant grossièrement du mari devant lui comme s’il n’était pas là ou ne s’était pas donné du mal, certainement des années durant, pour apprendre le français.

Vertigo vérifie sur la porte détruite. La chaîne n’est pas mise. Il regarde désormais le mari d’un autre œil.

– Mais vous m’accusez ? dit Seiji Tanaka qui n’arrive pas à démêler ce qui relève des coutumes françaises et ce qui est propre à son cas particulier dans tout ce qui se passe.

Pendant ce temps, Lavraut ne fait rien. Il piaffe.

– Il faut que je vous parle, il faut que je vous parle, commissaire, répète-t-il tout le temps.

– Et moi, il faut que je parle à monsieur.

Le dossier est complet, même si ce n’est qu’une infime consolation. Seiji Tanaka a tué sa femme de manière affreuse en l’enfouissant dans une machine à laver qu’il a mise en marche, puis il est sorti en claquant la porte derrière lui pour continuer ses courses qu’il avait commencé à faire auparavant pour se constituer un alibi qui ne prend pas. Il a fait semblant de ne pas pouvoir ouvrir en rentrant, prétendant même que la chaîne était mise de l’intérieur alors que les policiers ont la preuve qu’il n’en était rien (c’était risqué de la déverrouiller mais Wallance se félicite de l’avoir fait), et a cru qu’en organisant du vacarme, alertant voisins et policiers, il apparaîtrait comme un parfait innocent. Raté. Même Jean Vertigo, admiratif, n’a rien à dire contre la reconstitution convaincante du commissaire. Quant à Lavraut, il est là à sourire et se frotter les mains comme un imbécile qu’il n’est pas toujours, ne pensant plus à rien d’autre qu’à dire : « Il faut que je vous parle, commissaire. »

– Pourquoi êtes-vous venu commettre vos ignominies ici ? dit Wallance au mari atterré. Vous n’allez pas me faire croire qu’il n’y a pas de machines à laver au Japon.

— Elle est morte noyée, commissaire, dit le docteur Murat. C'est la première fois que je vois un cas pareil. Professionnellement, il y a des enseignements à en tirer. Elle était encore vivante quand la machine s'est mise en marche mais ça ne peut pas être un suicide, à mon avis. J'ai la même Brandt à la maison, c'est pourvu d'un dispositif de sécurité, jamais de la vie on ne pourrait la faire démarrer de l'intérieur, ajoute le légiste comme si c'était pour donner son opinion sur l'enquête qu'on l'avait convoqué, ce qui agace immédiatement Wallance.

— Et vous êtes d'accord que le mari ici présent est un coupable vraisemblable ou jugez-vous utile de nous faire part d'autres déductions ?

— Je pense comme vous, s'écrase Murat.

Il est vrai qu'aucune autre solution ne se présente et que celle-ci a en outre l'avantage qu'on peut continuer à parler grossièrement devant Seiji Tanaka sans qu'un assassin prenne ombrage de cette petite entorse à la courtoisie française internationalement célébrée.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire, commissaire, dit Lavraut qui n'en rate pas une.

— Plus tard, dit Wallance qui, malgré sa générosité, est agacé que son collaborateur soit tellement réjoui dans une circonstance au fond si peu réjouissante.

Bien sûr, le crime ne sera pas impuni, mais pour ce qui est de l'assassinat de Japonais, le commissaire n'est pas plus avancé.

— On l'a sans doute fait entrer de force dans le tambour, reprend le légiste pour ne pas rester sur une dernière phrase humiliante. Il y a des traces de coups un peu partout.

— De toute façon, c'est beaucoup trop petit, on ne peut pas y pénétrer entièrement sans aide, dit mystérieusement Jean Vertigo.

Le policier de quartier ayant été déstabilisé par les remarques de Wallance à son encounter, il perd ses moyens et sa façon de s'exprimer laisse maladroitement penser que se cacher dans le tambour de la machine à laver est certes un jeu très courant chez lui mais qui réclame l'aide de toute la famille.

À chacun son obsession et celle du commissaire demeure les Nippons. Il a un remords d'avoir accusé si clairement et si publiquement le mari, au point qu'il ne peut plus revenir en arrière, parce que ça veut dire que maintenant Seiji Tanaka est inassassinable pour un moment sous peine de créer une affaire d'une envergure exagérée. Or c'est le seul Japonais que Wallance a sous la main. La situation a quelque chose de ridicule qui l'agace aussi : c'est quand même fou de devoir enquêter pour chercher des victimes anonymes.

Non sans fourberie, Liberty se tourne avec plus de bienveillance vers le mari, lui tapant délicatement sur l'épaule comme pour le consoler.

– Vous voulez appeler l'ambassade ? Vous n'avez pas de compatriotes ou de membres de votre famille vivant ici qui puissent vous aider ?

Le mieux serait que le Japonais ait des amis japonais à Paris, ça tient debout, et que le commissaire s'en choisisse un qui vienne se livrer à domicile sous prétexte d'aider Seiji Tanaka mais en fait Wallance, et que celui-ci en finisse ainsi une fois pour toute avec sa lubie nipppo-meurtrière. Si le mari n'a pas de relations sur place, autant qu'il téléphone lui-même à son ambassade où ils peuvent être obligés d'envoyer quelqu'un sur place, un samedi soir ça a toutes les chances d'être un sous-fifre avec qui Liberty trouvera bien un moyen pour rester en contact et qu'il sera ensuite possible de liquider avec un scandale diplomatique moindre que l'ambassadeur.

– Commissaire, interrompt Lavraut qui n'en peut plus, qui, à force de garder l'information secrète pour la dire discrètement à Wallance et à lui seul, trouve soudain tout naturel de la hurler devant tout le monde en ne tenant aucun compte de l'enquête et du caractère à bien des égards dramatique de la situation, une femme affreusement assassinée, un mari coupable. Commissaire, Martine est enceinte. On est sûrs depuis ce matin.

Silence glacial pendant quelques secondes. Le commissaire se passe la main sur le front, il ne faudrait pas qu'il se mette à suer de manière visible.

– Félicitations, dit Seiji Tanaka en se levant pour serrer la main de Lavraut. Je suppose que c'est madame votre épouse, ajoute-t-il prudemment tant les Français ont à l'étranger une réputation d'originalité en ce qui concerne les mœurs.

– Félicitations, dit le docteur Murat qui connaît Martine, Lavraut l'a plusieurs fois emmenée avec lui sur des assassinats encore chauds où ils sont tombés sur le légiste, quand les époux étaient eux-mêmes encore chauds¹.

– Félicitations, dit Wallance en prenant sur lui.

Et tout le monde, Jean Vertigo, les policiers présents, des voisins des Colcoche dont un que Lavraut connaissait déjà, tous viennent à leur tour serrer avec

sentiment la main du futur père.

– Merci, dit Lavraut à la cantonade. Je suis très touché. Ce sera le troisième, après Charlotte qui vient d’avoir sept ans, et Emily qui en a quatre. J’espère que ce sera un garçon, cette fois-ci, on l’appellera Patrick, mais on ne serait pas déçus avec une fille, on a été gâtés avec les deux premières. Martine, dans ce cas-là, pencherait pour Anne, moi je préférerais Agnès. Si l’un de vous a une opinion, je serais enchanté de l’entendre.

Wallance a deux excellents mobiles pour être rendu mal à l’aise par l’intervention de son subordonné. D’une part, son importunité paraît ôter tout crédit à son enquête, c’est contraire à toutes les règles policières de venir parler accouchement personnel en plein assassinat. Et d’autre part, surtout, il redoute que les félicitations que reçoit Lavraut soient parfaitement indues. Depuis que le commissaire a couché avec Martine pour le bien du couple, intéressé qu’il était à ce que son adjoint retrouve son équilibre psychique pour redevenir efficace au travail, il a été contraint de continuer, y trouvant lui-même son compte et ne voulant pas déstabiliser Martine par un arrêt brutal de leurs relations sexuelles dont Lavraut aurait pu subir à son tour le contrecoup, rendant inutiles tous les coïts précédents. La jeune femme lui a toujours prétendu être fidèle à la pilule et c’était manifestement un mensonge. Wallance, qui prend parfois un soin maniaque de tout ce qui est ADN ou empreintes dans ses assassinats, a maintenant peur de voir tout s’écrouler sur une analyse génétique, ce serait le comble. Il récupère cependant rapidement son sang-froid, avec sa maîtrise déjà vantée, en argumentant en lui-même qu’avoir commis un enfant ne prouve pas nécessairement qu’également des meurtres, et aussi que Lavraut n’a aucune raison de demander une expertise. En outre, son subordonné a malgré tout de bons motifs de se croire papa, bien malin qui pourrait dire sans analyse que c’est à tort. Il n’empêche que Yazuko coréenne et Martine enceinte, ce samedi soir 14 février tourne à l’accumulation de coups durs.

– Et le jour de la Saint-Valentin, ajoute Lavraut en extase.

– Il faut fêter ça, dit poliment le docteur Murat.

– Avec plaisir. J’offre une tournée au café du coin, dit Lavraut.

C’est impossible de continuer sérieusement l’enquête dans ces conditions. Plus personne n’est concentré sur la machine à laver.

– Vous n’avez qu’à venir prendre quelque chose avec nous, dit à Seiji Tanaka le commissaire qui ne perd pas son fil conducteur, sans doute que dans l’ambiance amicale d’un bar l’assassin fournira plus volontiers quelques adresses utiles à Wallance pour la suite de sa mission, en fait le commencement puisque, en tournant Coréenne, la Japonaise peut se vanter d’avoir disqualifié son assassinat précédent.

1. Voir dans la même série *Le Collège du crime*.

Dimanche 15 février 2004 à onze heures cinquante, le commissaire est à Roissy 2 pour attendre l'arrivée du vol Air France 1523 en provenance de Munich censée survenir dix minutes plus tard. En discutant pseudo-amicalement avec Seiji Tanaka au café, pendant que Lavraut s'enivrait en service en acceptant toast sur toast que chacun de ses prétendus invités se croyait obligé d'offrir, Wallance a compris que Kei, un des trois garçons du couple assassino-coréen, doit être dans l'avion. Il fait des études à Heidelberg, profite des vacances pour passer sa fièvre du samedi soir à Munich où il a une camarade allemande de son âge qu'il semble beaucoup apprécier, puis se rend directement à Paris pour deux semaines, découvrant la capitale française en ayant sa petite chambre gratuite dans l'appartement qu'échangent ses parents qui auront ainsi l'occasion de goûter sa présence sans être obligés de lui payer un billet transcontinental. Riche de cette information, Liberty a demandé à Lavraut de placer Seiji Tanaka en garde à vue, prenant le risque de compromettre sa prétendue amitié naissante avec l'assassin pour être sûr que le père ne soit pas présent à l'aéroport. Le commissaire estime avoir besoin de ses coudées franches quand bien même il les a eues lors de sa rencontre avec Yazuko et que ça n'a rien donné de si fameux.

Naturellement, le vol est en retard. Dix minutes mais l'heure c'est l'heure, d'autant que, comme fait tout le monde, Wallance est arrivé un peu en avance parce qu'on ne sait jamais, et qu'il faudra bien dix minutes aux passagers pour sortir de l'avion et récupérer les bagages et passer la douane même si on est dans l'espace Schengen, surtout un Japonais, estime-t-il. Par conséquent, quand le premier passager en provenance de Munich franchit la sortie où attend le commissaire, il y a déjà trente minutes que lui-même est là, ça commence à faire

beaucoup. L'assassinat de Japonais, qui serait un plaisir si extraordinaire à ne laisser passer sous aucun prétexte, ça débute avec beaucoup de désagréments, c'est attente sur attente, d'abord les deux programmes à quatre-vingt-dix degrés passés à ne rien faire qu'être le plus lourd possible sur le sommet de la machine à laver, et maintenant une demi-heure dans l'aéroport à n'avoir d'autre activité que ressasser le meurtre à venir avec la crainte de ne pas être fichu d'identifier sa victime. A priori, Wallance n'est pas trop inquiet, le vol Munich-Paris ne doit pas regorger de Japonais, ou, plutôt, d'Asiatiques en général. Parce que le commissaire n'est pas le genre à tomber deux fois dans le même panneau. Chacune de ses erreurs l'instruit, de ce point de vue la moindre de ses victimes peut à bon droit revendiquer de ne pas être morte pour rien. Liberty a découpé un bout d'une boîte de douze bouteilles de Contrexéville qu'il a chez lui pour marquer sur le carton « Kei Tanaka » en lettres capitales, si le garçon étudie en Allemagne il doit être capable de déchiffrer des caractères français. Bien sûr que n'importe quel Japonais ferait l'affaire du commissaire, mais si ensuite c'est un Coréen et que les autres ont disparu, il se retrouvera comme un imbécile au milieu de l'aéroport. Il y aurait eu aussi la solution d'attendre le vol de Tokyo, où les autochtones de là-bas doivent être plus nombreux, mais c'est beaucoup trop compliqué quand les gens arrivent en bande, on ne sait pas qui est venu chercher qui. Wallance a flairé le sac de nœuds et préfère s'en tenir à un Japonais précis, ce n'est pas forcément moins spectaculaire et c'est beaucoup plus simple.

Le commissaire se sent un peu comme Linda de Souza avec sa pancarte en carton, ridicule, d'autant que, pris d'un scrupule, il écrit à la dernière seconde, alors que quelques passagers sont déjà sortis, mais aucun Japonais de souche, « Tanaka Kei » au-dessous de « Kei Tanaka » puisque le mari de Yazuko lui a développé il n'a pas compris quoi au sujet des noms et prénoms de là-bas. Ça a fait parler les gens qui attendent à côté de lui et ça fait maintenant sourire les voyageurs qui le trouvent exagérément modeste quant à ses capacités de physionomiste. Il y avait apparemment un seul Asiatique sur le vol et il se dirige vers le commissaire dès que celui-ci, qui l'a repéré, agite son panneau en sa direction. « L'expérience enseigne que, lorsqu'on en est réduit à boire le calice, c'est toujours la lie qui recèle l'efficacité », écrira Liberty dans un carnet en évoquant sa présence idiote avec son carton, aphorisme douteux aussi bien sur le fond que dans la forme mais qui doit signifier que ses assassinats ne lui sont pas donnés, qu'il faut les gagner. Car on a souvent l'image des criminels comme de dilettantes qui n'ont rien à faire que se tourner les pouces après leurs crimes, des espèces de dandys, et ce n'est malheureusement nullement la projection que le travail acharné du commissaire lui renvoie de lui-même.

Le garçon est plutôt petit, il a des lunettes, genre dix-neuf ans, et fait une légère courbette devant Wallance, buste en avant comme toujours les Japonais dans les films et à la télévision mais ce n'est pas un indice suffisant de sa

nationalité aux yeux du commissaire échaudé.

– Enchanté, monsieur. Je suis Kei Tanaka, Tanaka Kei, dit-il en ne permettant pas à son interlocuteur d'en savoir plus sur l'affaire des noms et prénoms mais ce n'est pas sa priorité.

Il a le même accent drolatique que son père, il s'en faut de peu que le commissaire éclate de rire.

– Mes parents n'ont pas pu venir ? Leur est-il arrivé quelque chose ? continue le garçon en s'exprimant clairement et sans employer les « vénérable » et « honorable » qu'on est habitué à entendre dans la bouche des Asiatiques de dessins animés.

– Je vais vous expliquer, dit Wallance qui a tellement retourné dans sa tête son petit discours habile de bienvenue, depuis une demi-heure qu'il n'a rien à faire, que soudain il ne se sent plus la moindre énergie pour le débiter, tout désir l'a abandonné.

Il lui semble que, s'il s'ennuie d'entrée, le meurtre ne pourra que mal tourner, et donc il remet une explication à plus tard.

– Vous devez être fatigué. Allons boire quelque chose, si vous voulez bien, dit-il.

Mais personne ne souhaite rester dans un aéroport après que son voyage est terminé. Wallance insiste d'autant plus, comptant sur la politesse proverbiale des Japonais, que le garçon est la sympathie même, presque attachant, et que plus le commissaire passera de temps avec lui, plus il lui sera pénible de mettre un terme définitif à cette rencontre, et il n'a pas fait le voyage jusqu'à Roissy pour rentrer bredouille. Après tout, rien de théorique ne contraint Liberty à tuer un Japonais, c'est un désir, une nécessité peut-être fugitive, ça n'aurait aucun sens d'assassiner à contrecœur. Son travail de criminel, le commissaire le justifie dans ses carnets de mille manières, que de la façon dont il les mène, ses meurtres et ses arrestations font le lit de la sécurité et de la justice, terrorisant les coupables et tous ceux qui, un jour ou l'autre, pourraient aussi se retrouver nommés tels, et une bonne terreur est mère d'une bonne sagesse. Assassiner, que ça lui plaise ou non, il lui faut le faire pour rester fidèle à sa mission. Mais assassiner des Japonais, très bien s'il préfère et que ça n'entrave pas, loin de là, l'aspect moral de sa quête, mais il n'y a aucune raison si ça lui déplaît ou que ça génère des obstacles d'ordre éthique. Mieux vaut donc se débarrasser de Kei Tanaka au plus vite, quand le désir est encore là. En outre, ce si charmant garçon, Wallance lui a quand même déjà tué sa mère et arrêté son père, il est trop tard pour se noyer soudain dans la sensiblerie.

Le garçon cède courtoisement et il se retrouve debout face à une immonde table à pilotis unique dont les bars d'aéroport sont si friands avec sa valise à roulettes et son petit sac à dos à ses pieds, et le commissaire en face de lui qui lui fait un peu de conversation par sécurité.

– Ainsi, vous tenez de votre père pour votre nationalité ? dit-il en ayant conscience que ce n'est pas un événement méritant systématiquement d'être noté.

– Oui.

– Et donc, pas du tout de votre mère ?

– Non.

– Ah, l'hérédité. Très bien, très bien.

Ceci précisé, il quitte presque immédiatement le jeune Japonais pour aller lui chercher un thé.

Le plan de Wallance est d'une simplicité biblique. Depuis le 1^{er} janvier 2004 et à la suite d'une circulaire, en fait depuis le 2 janvier puisque le 1^{er} était férié et qu'il n'y avait pas les effectifs suffisants, par mesure d'économie, l'armoire à poisons et pièces à conviction de cet ordre (héroïne, cocaïne, ecstasy saisis) n'est plus dans la pièce du fond du commissariat, surveillée comme un coffre-fort auquel le commissaire avait certes accès, mais pas commodément. Maintenant, la réserve est dans un placard du couloir fermant à clé et dont Wallance a la clé. L'inconvénient est que le couloir est passant, l'avantage que le commissaire n'a rien à demander à personne. Il lui suffit de rester tard le soir, et même ses détracteurs les plus virulents n'ont jamais mis en cause sa conscience professionnelle, pour ne plus risquer de faire une mauvaise rencontre en volant le poison. Une simple serrure ferme le placard, au point que même des syndicalistes se sont émus de la situation, quelquefois des suspects attendent quelques secondes sans surveillance entre deux portes, de quoi aurait-on l'air s'ils se fournissaient en armes du crime au commissariat même ?

Avant-hier après-midi, profitant d'un moment de creux avant de se rendre à la séance de *Lost in Translation*, il est allé faire un petit tour à ce qu'il appelle dans ses carnets « le garde-manger ». Il s'est mis de côté, dans un sachet comme se font les toxicomanes, une bonne cuillerée à soupe d'arsenic, il y en a un flacon si plein que personne ne peut rien remarquer. Il n'imagine alors aucun destinataire précis mais ce n'est pas trop ça qui l'inquiète. Hier, en allant rendre visite aux hôtes des Colcoche, il n'a pas pris le poison avec lui parce que ça lui aurait semblé trop facile. Le tragique malentendu de Yazuko change sa façon de voir. C'est maintenant presque une urgence d'assassiner un Japonais, il a le sentiment que sinon ça va devenir une obsession et mieux vaut donc en finir rapidement qu'en avoir l'esprit indéfiniment occupé.

Wallance commande au comptoir un thé et un café, paie (il ne sera pas dit que la victime aura dépensé le moindre centime pour son assassinat), verse le sachet d'arsenic comme du sucre en poudre dans le thé et l'apporte au pauvre Kei Tanaka qui s'apprête ainsi à rencontrer le même destin que sa mère à défaut d'avoir possédé la même nationalité. Il est content d'avoir pensé à lui offrir à boire dès son arrivée, avant que l'autre ait eu le temps de se familiariser avec les saveurs françaises, et qu'il puisse croire que l'arrière-goût du poison n'est qu'une

épice bien de chez nous.

– Attendez un peu, je crois que c'est très chaud, dit-il sans mentir en déposant la boisson devant le jeune homme.

Son idée est de ne pas être présent au moment de la mort, de s'éclipser juste avant et ne jamais revenir, abandonnant son café non bu comme preuve de son intention de revenir. Ça tombe bien, il ne raffole pas d'un café à cette heure-ci, il aurait préféré un thé mais il a eu peur de faire une bêtise avec les tasses qui ne sont que des gobelets et de se retrouver mort s'ils choisissaient tous les deux la même consommation.

– Je vais chercher le journal, dit le commissaire pour quitter sa victime alors qu'on se doute, avec l'attente, qu'il a eu le temps de le lire.

Et il part vers un hypothétique relais H justement dans la direction de la sortie, il espère être à distance raisonnable avant la mort du garçon qu'en se retournant il voit grimacer à la première gorgée puis continuer cependant à boire, il ignore combien de temps exactement le décès va prendre, et deux minutes plus tard il peut savourer tranquillement son plein succès dans le RER en regrettant toutefois de ne pas avoir effectivement acheté un nouveau journal pour le trajet, il y en a quand même pour une bonne demi-heure.

L a tué son Japonais. Est-il entièrement satisfait pour autant ?

Tout le reste du dimanche, il est comme perturbé par une pensée qui a la vivacité d'un remords, lui si solide que les agissements agressifs de sa conscience à son propre égard laissent habituellement de marbre. C'est la première fois, dans l'histoire de ses assassinats, qu'il n'a pas vu le cadavre et qu'il ne le verra pas. Il ne l'a pas vu puisqu'il a quitté prudemment l'aéroport avant que Kei Tanaka s'écroule, et il ne le verra pas puisque Roissy n'est pas son territoire et que l'affaire ne sera donc pas de son ressort, à moins qu'il fasse une demande pour relier l'affaire du fils à celle de la mère, ce qui se défend théoriquement mais, pratiquement, réclame un monceau de paperasses et, à tort ou à raison, c'est rarement par amour de la bureaucratie qu'on devient assassin. Ce manque de cadavre concret laisse un arrière-goût d'inachevé qui n'est certes pas dans la tradition du commissaire. La coréanité de Yazuko n'a somme toute apporté qu'un retard minime à la volonté de Wallance qui pourrait au contraire se vanter que, à peine plus de quarante-huit heures après que l'idée lui en est venue pour la première fois, son projet d'assassinat nippon a été mené à bien. Et pourtant demeure cette petite gêne. Le plaisir n'est en aucune façon ce qui guide le commissaire dans son activité criminelle, à part celui du travail bien fait. Il n'est pas un sadique qui ressent une émotion sexuelle en ratiboisant ses victimes. Mais la comparaison qui lui vient est celle d'une éjaculation précoce, comme s'il n'avait suffisamment profité ni de son meurtre ni, surtout, de son caractère japonais censé en faire tout le sel. Il regrette aussi que la famille Tanaka, il est vrai désormais fort réduite, se fasse probablement une piètre idée de l'hospitalité française alors qu'il est tellement attaché aux traditions et à la renommée de la

patrie des droits de l'homme, mais, après tout, comme il l'écrit dans un carnet, « nécessité fait loi et nul n'est censé l'ignorer ».

Lundi matin 16 février 2004, après une nuit moyenne, il téléphone au juge Aramandes avant d'y envoyer Seiji Tanaka. Ils ne s'adorent pas, le magistrat usant parfois de son pouvoir pour refuser des incarcérations que Wallance a en vue, mais ils se connaissent depuis qu'ils sont étudiants, ils parlent librement. Ils s'expriment d'abord sur le fond de l'affaire qui ne pose aucun problème – ce n'est jamais pour les assassinats qu'il commet lui-même que le commissaire a un conflit avec le juge, ceux-là il les soigne –, même si Aramandes est toujours à demander des détails sans rapport avec l'enquête, de ceux-là qu'un policier de base est enchanté de pouvoir fournir (date de naissance d'un témoin, plaque minéralogique d'une voiture accidentée), ici l'étage de l'appartement des Colcoche et le nombre de pièces et salles d'eau. Après quoi, le magistrat se permet quelques développements, psychologiques et autres, comme si sa fonction rejaillissait sur l'intérêt qu'il prête à ses propres opinions et que n'importe quel bavardage sortant de sa bouche était une sorte de bulle papale cautionnée par la société entière.

– Décidément, je ne comprendrai jamais les Japonais, dit le juge, comme si, après vingt ans d'étude, il achevait modestement sa thèse sur la question nipponne. Ou c'est à croire que la réputation de laxisme de la justice française a débordé de nos frontières, ce qui serait on ne peut plus regrettable.

Comme le commissaire à la sienne, le magistrat est très attaché à la réputation de son institution de tutelle.

– Ah, vous avez beaucoup d'affaires engageant des ressortissants de l'empire du Soleil levant, monsieur le juge ?

Wallance, insatiable, se demande s'il ne pourrait pas en récupérer une tombée en désuétude faute de preuves pour tester un deuxième assassinat de Japonais parmi les protagonistes. L'attrait et la crainte de la nouveauté brouillent toujours l'image de la première fois, c'est la répétition qui permet de définir plus clairement les effets.

– Je vous raconterai, commissaire. N'oubliez pas de préciser dans le rapport quelle est la nature du revêtement de sol chez les Colcoche, s'il vous plaît, souvent on a l'impression que les détails ne vous intéressent pas, que vous n'en êtes pas avide. C'est intéressant de savoir comment les gens vivent pour mieux les comprendre. Mais ne vous inquiétez pas. Envoyez-moi le sieur Seiji Tanaka et je vous promets qu'il sera traité comme il le mérite. Vous me dites que vous avez vu le cadavre de sa pauvre épouse ? Quel affreux spectacle ça a dû être. Je veux bien que, par leur culture, les Japonais soient familiarisés avec la cruauté, quand même, une machine à laver.

– Une Brandt, monsieur le juge, précise Wallance.

Le commissaire est dans le bureau du divisionnaire pour leur point quotidien, lequel est d'excellente humeur, manifestement le week-end a été bon. Après une période pénible pour tous ses subordonnés sur le plan sentimental, Gou a rencontré une nouvelle amie qui semble lui rendre la vie plus gaie.

– Liberty, j'ai deux problèmes, pas bien grands et je compte sur vous m'en débarrasser. Un, cette histoire japonaise. Lavraut ne vous en a pas parlé ? À propos, transmettez-lui mes félicitations, à Lavraut, trois enfants, c'est le nombre idéal.

– Non, je l'ai à peine vu, il a eu juste eu le temps de me parler de Martine.

– Bravo à vous pour le meurtre à machine à laver, tout le monde ne parlait que de ça ce matin. Et vous qui l'avez démasqué en un tournemain.

C'est vrai que ça plaît toujours aux policiers quand un assassin a une technique un peu nouvelle, ça fait des choses à raconter le soir à la veillée. Surtout quand il a en définitive été pincé et que la gloire de son originalité retombe donc en partie sur l'institution elle-même.

– Bon, continue le divisionnaire. Mais l'ambassade du Japon ou je ne sais plus qui s'est manifesté. Le couple avait un fils qui est arrivé à Paris hier matin.

– Tiens ? dit Wallance en espérant y mettre l'hypocrisie convenable.

– Il s'est rendu boulevard Richard-Lenoir, a appris toute l'histoire et juge naturellement invraisemblable que son père ait assassiné sa mère, les enfants ne comprennent jamais ça. Je l'ai eu deux minutes au téléphone ce matin. Le pauvre, il m'a fait de la peine. Si vous pouviez le recevoir, lui consacrer une petite demi-heure, ce serait gentil, Liberty, dit Gou avec sa manie de disposer du temps des autres pour qu'ils fassent le travail dont lui s'abstient.

– Mais il n'a pas été assassiné ?

– Le fils ? Ma foi non. Qu'est-ce qui vous prend, Liberty ? dit Gou dont rien ne démonte la bonne humeur, ce matin. Sa maman, c'est déjà bien suffisant. Se faire assassiner, ce n'est pas inscrit dans les gènes.

Liberty comprend mieux n'avoir pas entendu parler de la mort de Kei Tanaka à la radio et à la télévision alors qu'il lui semblait que c'était un assassinat parfait pour le week-end, en plein aéroport. Mais que s'est-il passé ? L'arsenic fait-il partie des assaisonnements courants au Japon et le jeune homme était-il mithridatisé ? En tout cas, son meurtre nippon, il est de nouveau devant lui. Ça va tourner au cauchemar, cette histoire. C'est la première fois qu'un tel fiasco arrive à Wallance. Le crime parfait, sauf qu'il n'y a pas crime. Et recevoir la non-victime à son bureau ? Le garçon va être étonné de voir réapparaître comme commissaire chargé de l'enquête sur la mort de sa mère et l'arrestation de son père l'étrange monsieur qui l'a accueilli à l'aéroport avant de disparaître grossièrement. D'autant que Wallance tâche toujours d'être courtois, et même là, il ne voyait pas d'impolitesse à s'éclipser brutalement vu que Kei Tanaka ne devait jamais s'en rendre compte et encore moins en souffrir s'il était mort comme

prévu.

– Donc merci, Liberty, je savais que je pouvais compter sur vous. Je m'étais déjà permis de prendre la liberté de dire à ce garçon que vous le recevrez à dix-sept heures aujourd'hui même.

– Bien, monsieur le divisionnaire, dit Wallance, à la fois vexé de son nouvel échec et désarmé de ses conséquences.

– Deuxième affaire, si l'on peut dire. Une histoire idiote mais dont Fagis fait ses choux gras. Je n'aurais jamais cru ça de lui.

Liberty, une fois de plus, n'est pas surpris par le manque de clairvoyance de son supérieur. S'il y a bien quelqu'un dont lui-même se méfie, c'est Damien Fagis, le prototype du policier arriviste, toujours prêt à utiliser la sécurité et l'honnêteté pour faire carrière. Le commissaire a eu mille fois l'occasion de le rembarrer lorsque l'autre s'essayait aux remarques racistes pour tenter d'établir une complicité, mais Fagis, jouant sans doute le jeu inverse, a aussi ses entrées chez le juge Aramandes. Il lorgne sur la magistrature, établissant des connivences douteuses entre la tâche de la police et celle de la justice, ce qui est parfaitement anticonstitutionnel.

– Vous vous souvenez, Liberty, avant Noël, de cette circulaire sur « l'armoire à pharmacie », comme je l'appelle, le coffre recélant nos prises, aussi bien les drogues que les poisons. Je n'ai d'ailleurs jamais bien compris la différence, les drogues sont aussi des poisons, non ? C'est juste qu'on prend celles-là volontairement et celles-ci sans le savoir.

– Eh bien quoi ? dit Wallance déjà au fond du trou et qui se demande si on a trouvé ses empreintes ou quoi, cette manie de Gou de s'écouter parler en supérieur hiérarchique absolu augmente son agacement.

– Eh bien, continue le divisionnaire, vous vous rappelez comme les syndicats se sont emparés de cette circulaire comme d'une atteinte à la sécurité. Rien que d'habituel, on a fait le changement, l'armoire est dans le couloir et plus personne n'y pensait. Fagis arrive ce matin. Il réunit les délégués et moi-même pour une petite expérience. On est là à prendre un café dans la pièce du fond quand Fagis demande qu'on lui apporte l'arsenic. Colzaramine, qui est en droit d'avoir la clé, va lui chercher tout le flacon tandis qu'on est tous là à n'y rien comprendre (Wallance leur fait confiance pour ça). Fagis en verse une petite cuillerée dans chaque gobelet et propose de trinquer. Vous imaginez comme on a eu envie de le faire. Alors il rit et tâche de boire d'une traite son propre café pour nous impressionner. Mais c'était trop chaud, il a dû en recracher une partie. Le fait n'en est pas moins que c'était du sucre en poudre, l'arsenic. Fagis l'a remplacé lui-même vendredi pour apporter la preuve que l'armoire était mal gardée, que n'importe qui, et cetera, vous connaissez la chanson. Les syndicats, j'en fais mon affaire, mais je sais que Fagis a beaucoup de respect pour vous, Liberty. J'aimerais que vous lui demandiez de mettre un peu la sourdine, s'il vous plaît. Vous

pourriez lui glisser un mot sur sa carrière, l'avancement, tout ça, j'ai l'impression qu'il y serait sensible. On n'a rien à gagner à ce que cette histoire remonte à la préfecture ou au ministère.

– Bien sûr, je vais voir ce que je peux faire.

Ça ne lui déplairait pas d'y mettre une sourdine définitive, à Damien Fagis, même s'il n'est qu'un Français. Dans un carnet, Wallance notera, ayant retrouvé un semblant d'humour : « Qui aurait pu croire que cet incapable était un sauveur de Japonais ? »

Il y a dix mois, on ne pouvait pas passer cinq minutes avec Lavraut sans qu'il vous assomme de pleurnicheries sur sa Martine¹, maintenant on n'échappe pas, dans les mêmes délais, à des accès de joie précédant cette troisième naissance. Les deux conversations sont d'ailleurs peut-être liées dans une mesure que Wallance ignorera tant qu'il ne saura pas quel est le véritable père du futur enfant, ce qui risque d'être toute sa vie puisque ce sont des analyses génétiques et non une simple déclaration de la maman qui pourra le déterminer.

– Ça vous plaît, Patrick ? dit son fidèle adjoint. Je préférerais quand même un garçon.

– Très joli, dit désinvoltement Wallance dont cette affaire n'est pas la priorité. Il a déjà passé deux nuits en cellule, on n'est pas obligé d'épuiser les quarante-huit heures pour envoyer Seiji Tanaka chez le juge Aramandes, ajoute-t-il immédiatement, le devoir avant tout et son désir n'étant plus de garder le Japonais à vue mais au contraire de le soustraire à celle de son fils et d'un éventuel envoyé de l'ambassade pour que toute la responsabilité incombe au magistrat, lui, modeste commissaire, n'étant en charge que de l'enquête et nullement des incarcérations. Réglons tout avant dix-sept heures, sinon on aura le fils et les services consulaires sur le dos. Occupe-t'en, s'il te plaît.

– Oui, commissaire. J'ai raconté votre enquête à Martine, elle est pleine d'admiration. Elle vous adore, vous savez. Elle dit que, maintenant, elle ne pourra plus faire une machine sans penser à vous, je lui ai répondu que je préfère ça à si elle ne pouvait plus faire une machine sans penser à la pauvre Yazuko, ce serait un coup à traumatiser le bébé. Tous les pédopsychiatres assurent qu'ils sont très sensibles.

– Tant mieux, tant mieux, dit Wallance qui n'écoute pas, il a tellement de choses à régler dans l'après-midi, déjà une bonne de faite. Je compte donc que Seiji Tanaka ait déguerpi d'ici dans l'heure qui vient, on n'a pas vocation à servir d'hôtel gratuit aux assassins.

– J'espère qu'il n'arrivera rien ni à Martine ni au bébé.

Liberty se retrouve indécis quant à savoir si Lavraut a d'abord déversé quelques phrases qu'il n'a pas écoutées pour en arriver à celle qu'il vient de prononcer, ou s'il est passé tout à trac à Martine et au bébé, sans aucune liaison logique, comme il lui semble bien.

– Dans mon bureau immédiatement, s'il vous plaît, dit le commissaire à Fagis avec un mélange de brutalité et de politesse qui rend bien compte de la situation.

Wallance en veut à son subordonné, de toute façon il ne l'a jamais aimé, mais il ne peut pas utiliser officiellement le vrai motif de sa rancœur. Intérieurement, il est dans une telle rage qu'il trouve admirable qu'elle n'éclate pas à chaque seconde et qu'il ait réussi à supporter la conversation enjouée de Gou sans gifler le divisionnaire, mais le principe même de la hiérarchie favorise ce type de performance. Il n'est donc pas tenu à un calme semblable envers un subordonné quoiqu'il serait de mauvaise politique de braquer d'entrée Fagis quand ses instructions sont de l'amadouer. Malgré tout, alors que le commissaire devrait être en train de goûter une excellente journée en bavardant avec les collègues sur le triste sort de la famille Tanaka, le fils tué après la mère, est-ce que ce n'est pas un ami du père qui a fait ça pour l'innocenter pour le meurtre précédent, la garde à vue lui fournissant un alibi idéal pour celui-ci ? et mille autres hypothèses excitantes de ce genre, alors que Wallance devrait avoir les meilleures raisons du monde d'être d'excellente humeur, il est au contraire dans un état d'esprit exécrable parce que Damien Fagis s'est autoérigé protecteur de la sécurité et gardien des poisons, nullement par goût véritable de la sécurité et crainte des poisons mais dans un souci évident d'enrichissement personnel de sa carrière. Ce n'est au demeurant peut-être pas si bien joué que ça, les syndicats ne pourront pas le soutenir indéfiniment si on prouve que sa blague de collégien est illégale, encore que l'opinion publique prendra sûrement son parti si l'affaire lui parvient, c'est comme ça que Fagis les tient.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Le divisionnaire vient de me mettre au courant. Vous êtes complètement fou. Savez-vous que vous risquez gros ?

– Je pensais que vous seriez d'accord avec moi, commissaire Liberty. Imaginez tous les criminels qui passent par ces locaux et qui pourraient très bien faire ce que j'ai pu faire moi. Mais mus par de moins nobles motifs, ajoute Fagis, avec cette assurance dans le ton qui exaspère Wallance.

– Votre mobile, c'est votre affaire. Je n'ai pas à entrer dans ces considérations. Je serais très intéressé de savoir ce que vous avez fait du poison. Parce que je vous

préviens que tout empoisonnement à l'arsenic qui aura lieu, il y a maintenant toutes les chances pour que de petits camarades pas trop bienveillants tâchent de vous le mettre sur le dos. Qui vous assure qu'on ne vous aura pas chapardé un peu du poison que vous avez vous-même illégalement emprunté ? Vous seriez passible de complicité d'homicide par imprudence et ce ne serait pas volé. Qui nous assure que vous en rendrez exactement la quantité que vous avez prise ? J'imagine que vous n'y avez pas mis des scellés. On n'aura que votre unique témoignage.

Il le sermonne comme un enfant et Fagis, avec cette indécision fréquente chez les êtres à prétention ostensiblement honnête, commence à battre en retraite. Si ce qu'il a fait pour faciliter son avancement complique cet avancement, comment agir désormais ?

– Vous ne croyez pas ce que vous dites, s'il vous plaît, commissaire Liberty ?

– À quoi ça rime de voler de l'arsenic si c'est pour n'assassiner personne ? Votre petit jeu syndical n'a rien de convaincant, continue Wallance avec cette capacité à suivre ses propres idées quand bien même il serait plus prudent de demeurer hypocrite. Vous êtes là avec votre trésor de poison sur lequel vous dormez comme un avare, sans tenter le moindre empoisonnement. C'est idiot. Idiot, répète-t-il d'autant plus volontiers que ça fait longtemps qu'il rêve de pouvoir prononcer ce mot sur ce ton, face à face avec Fagis.

– J'ai tout gardé sur moi, commissaire Liberty. J'ai pris l'arsenic en arrivant vendredi matin, je l'ai mis dans un sachet en plastique hermétiquement clos qui n'a plus quitté ma poche, dit Fagis en le sortant de celle-ci.

Wallance est le premier à lui réclamer la restitution du butin, chacun ses préoccupations, les autres se sont plus sentis concernés par les conséquences bureaucratiques de l'opération. Au moins, maintenant, le commissaire aura des munitions.

– Et si votre femme aimante avait vidé votre veste hier ou avant-hier soir et qu'elle avait voulu goûter ce que vous conserviez si mystérieusement ? Et vos enfants si vous en avez ?

– Oui, deux. Fabrice a sept ans et n'est pas le genre à fouiller dans mes poches, il a les joues trop douillettes, et Élodie, dix-huit mois, qui ne marche pas encore.

– Ça suffit, dit Wallance qui s'en veut de son imprudence à évoquer les enfants, Lavraut ne lui a donc pas suffi ? Et si un pickpocket vous avait dérobé le paquet entier ? Et si un dealer s'était trompé et avait cru reconnaître sa marchandise et l'avait ensuite vendu comme de l'héroïne, vous voyez d'ici le carnage ? Je vous accorde que ça faciliterait les procédures contre les dealers si on pouvait les coincer pour assassinats.

– Et les victimes seraient circonscrites aux toxicomanes, dit Fagis à qui sa dernière phrase laisse supposer que la colère de son supérieur tombe un peu et tâche de s'introduire dans la brèche, croyant conquérir ainsi sa complicité.

Fiasco complet, comme d'habitude, Wallance ne déteste rien plus que cette recherche grossière de connivence de la part de cet arriviste, pour qui se prend-il ? Le commissaire n'a pas un respect absolu de la hiérarchie, il n'y a qu'à voir le divisionnaire Gou, mais ce n'est certes pas à un subordonné d'en profiter. Il est au comble de l'énervement, il a derrière celui-ci son rendez-vous avec Kei Tanaka et le type de l'ambassade, cette journée qui aurait pu être consacrée à siroter tranquillement son triomphe est une succession de contretemps désagréables, on dirait qu'il y a un complot aux ramifications irrationnelles, de Tokyo à Paris via Fusan et des empoisonneurs aux sucriers via les policiers, dans l'unique but de lui compliquer la vie.

– Je vous rappelle au devoir de réserve, Fagis. Nous vivons en République. Les Japonais sont des Français comme les autres. Je veux dire : les toxicomanes sont des Nippons comme vous et moi. Mais non. Enfin, vous ne m'avez pas compris, c'est le principal, je veux dire : vous m'avez compris. On se comprend, quoi. Je ne veux plus entendre parler de cette histoire.

– Oui, commissaire Liberty. Merci, commissaire Liberty, dit Fagis surpris en sortant à reculons du bureau pour ne pas perdre des yeux Wallance qui continue à parler.

1. Voir *Chez l'oto-rhino*.

Dix-sept heures. Lavraut introduit deux Nippons dans le bureau de Wallance et fait les présentations.

– Mais je vous connais, monsieur le commissaire, dit Kei Tanaka.

Le premier réflexe de Liberty est de nier, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un Asiatique ait autant de mal à différencier deux Occidentaux que lui-même n'en a à identifier les Japonais. Mais ça l'ennuie de créer une histoire, si le fils insiste, là où il n'y a rien que des événements très explicables.

– Oui. Je tenais à vous accueillir pour vous prévenir délicatement du drame qui s'est abattu sur votre famille, mais je suis par hasard tombé à Roissy sur un homme que je recherche depuis longtemps, il est une piste pour une affaire très importante. Ça ne m'a d'ailleurs avancé à rien car j'ai bien tenté de le suivre mais il m'a semé comme s'il m'avait immédiatement repéré, ce que je n'avoue pas sans honte, après vingt-huit ans de métier, improvise le commissaire. Croyez bien que j'ai scrupule de ce que vous avez pu prendre pour un manque de courtoisie, pardonnez-moi même si ce n'est pas ma faute. D'un autre côté, votre thé était payé d'avance, au moins ça.

– Oui, merci. Mais j'ignorais que les Français le sucent affreusement plus que chez nous, dit Kei Tanaka en plaisantant malgré sa souffrance familiale pour prouver qu'il ne lui en tient pas rigueur, et le commissaire comprend que la grimace faite par le garçon à sa première gorgée ne venait en rien de l'arsenic qu'il n'a pas bu.

Le Japonais qui l'accompagne, autour de trente-cinq ans et occupant à l'ambassade un rôle dont seul des diplomates au fait de toutes les subtilités hiérarchiques pourraient définir l'importance, s'appelle Akira Kurozawa, « avec

un z », comme le fameux cinéaste malheureusement disparu avec lequel il n'a d'autre lien qu'homonymique et qui s'écrit en français avec un s, ça se prononce pareil.

– M. le commissaire, M. Kei Tanaka et moi-même tenons pour impossible que M. Seiji Tanaka se soit livré aux actes hautement répréhensibles dont on nous a fait part que vous le soupçonniez.

– Je comprends, interrompt immédiatement Wallance pour ne pas perdre son temps avec ça qui ne l'intéresse aucunement et se sent plus fort depuis qu'il a officiellement effacé l'éventuel grain de sable de la rencontre à l'aéroport. Mais je suppose que M. Seiji Tanaka et vous-même teniez également pour hautement improbable de voir Mme Yazuko Tanaka assassinée à la machine à laver dès son arrivée dans notre glorieuse capitale, ajoute-t-il comme s'il ne pouvait s'empêcher de concurrencer le nouveau venu dans l'usage de la langue de bois diplomatique, de même qu'il se retrouve à faire des phrases quand il discute avec des avocats, lesquels ont pourtant une fâcheuse tendance à s'estimer sans rivaux sur ce terrain.

– Vous imaginez la douleur de M. Kei Tanaka.

– Bien sûr, bien sûr, interrompt de nouveau Wallance qui ne veut pas entrer dans ces considérations, sinon c'est la porte ouverte à tous les remords et il lui serait interdit à jamais de pratiquer le moindre assassinat, de sorte que le monde continuerait à suivre son déplorable cours sans que personne tâche de le réorienter dans le bon sens. Mais M. Kei Tanaka doit comprendre que mon devoir consiste à ce qu'aucun crime commis sous ma responsabilité, je veux dire dans un territoire dont j'ai la charge sécuritaire, ne reste impuni. À l'heure qu'il est, M. Seiji Tanaka a été transféré dans le bureau du juge Aramandes, au Palais de justice, qui doit décider d'une éventuelle incarcération dont les éléments en ma possession laissent penser qu'elle est inévitable.

Là-dessus, chacun son tour, récriminations diverses des deux Japonais. Wallance n'écoute pas et est cependant frappé par l'impression de dignité qui se dégage de ces discours interminables. Le garçon prend soin de ne pas fondre en larmes et le commissaire lui en est reconnaissant. Le mois dernier, un cadre commercial trentenaire s'est soudain mis à sangloter parce qu'un double assassinat (plus un seul viol) lui tombait dessus et il n'y avait plus moyen de l'arrêter, Liberty était gêné pour lui.

– Mais peut-être je peux vous aider, dit le commissaire en sortant de ses pensées. Vous n'avez pas une liste de tous vos compatriotes vivant à Paris, M. Kurozawa ?

Ce serait logique. Wallance souhaiterait en avoir communication, en vérité pas tant pour trouver un autre coupable pour le meurtre de la Coréenne, le mari est parfait quoi que prétende le fils, qu'afin de mettre la main sur un gisement de Japonais. Il a en tête son prochain assassinat dont il sait bien qu'il ne pourra pas faire l'économie.

– Tous ceux qui se sont enregistrés à l’ambassade, naturellement. Donnez-moi votre adresse e-mail et je vous la fais envoyer immédiatement, s’il vous plaît, monsieur le commissaire, dit Akira Kurozawa, croyant œuvrer pour le bien de sa communauté.

Un coup de fil de son portable et, une minute plus tard, Wallance a sa liste. Ça le calme instantanément, ça le soulage. Tous ces noms et adresses de Japonais, ce serait bien le diable, avec cette montagne d’informations, qu’il n’arrive pas à en supprimer un seul. « Ma liste de Schindler », écrira-t-il dans un carnet avec un mauvais goût inattendu.

Il y a des centaines et des centaines de victimes potentielles dans ce simple e-mail. Il les parcourt sur son ordinateur et imprime la liste pour que Kei Tanaka lui indique les éventuelles connaissances de ses parents, ce dont, en fait, le commissaire se contrefiche. Il est plutôt confronté à un nouveau problème : après le vide, le trop-plein. Il manquait de Japonais à assassiner, il en a au-delà de la satiété, ce n’est pas un nippocide qu’il projette. Il ne sait pas comment choisir, par la profession peut-être, ou un patronyme original. L’âge, ça n’a rien de décisif, à moins qu’il repère un ou une centenaire, quelqu’un de marquant. Laisser le pur hasard être le seul maître lui semblerait une insulte à sa mission, un irrespect de son caractère quasi sacré. La justice et la sécurité n’ont jamais durablement dépendu du hasard.

– Je vois que beaucoup de vos compatriotes travaillent dans la restauration ou la mode, ou la banque ou la musique, ou chez Sony, Toshiba, Honda et autres firmes très compréhensibles de ce genre. C’est d’ailleurs bon à savoir parce que j’ai un discman Sony qui me pose un problème, encore que c’est peut-être moi qui ne sais pas l’utiliser. Mais c’est toujours mieux d’avoir un interlocuteur dans ces cas-là, vous savez sûrement aussi bien que moi comme on est transféré de répondeur en répondeur quand on cherche une assistance technique et rien pour moi ne remplace le contact humain.

Bien sûr. Il est impossible de seulement envisager la moindre carrière d’assassin si on refuse le contact humain. « Tuer apprend la tolérance puisque ça commence par accepter l’existence de l’autre, sinon il n’y a pas de raison de le faire disparaître », est-il écrit dans un carnet.

– Vous n’avez pas de bouchers ou de cordonniers parmi vos compatriotes installés à Paris ? dit Wallance en levant les yeux de la liste pour regarder Akira Kurozawa. Y aurait-il un interdit dans votre culture sur la viande ou les chaussures ? ajoute-t-il méfiant, c’est une règle dans la police démocratique que tenir compte des superstitions de chacun.

– Non, non, dit Kurozawa en riant. Au Japon, vous trouvez des cordonniers et des bouchers. Ne vous inquiétez pas, vous aurez de quoi manger et marcher si vous venez chez nous, monsieur le commissaire.

– Et des pâtisseries, vous en avez ici même ? demande Wallance, se replongeant

dans la liste.

– Et des moniteurs d’auto-école ? dit-il quelques secondes plus tard, il a une dent contre eux.

– Et des agents immobiliers ou des syndics d’immeubles ?

– Des huissiers ?

– Des professeurs d’espagnol ? (Ça n’a jamais été sa matière favorite.)

Et ainsi de suite, jusqu’à ce que trois quarts d’heure soient passés et qu’il s’excuse de les mettre dehors mais le travail. Il les renvoie sur le juge Aramandes, éhontément et à juste titre.

Ll rapporte le dossier à la maison pour l'étudier car il n'est pas contre des heures supplémentaires impayées mais au calme. Il s'arrête un instant sur Takeshi Karitabo parce que sa profession consiste à organiser des feux d'artifices et le commissaire aime souvent bien les êtres qui manifestent des goûts différents de la majorité. Mais l'homme a cinquante et un ans, exactement son âge et celui de Yazuko Tanaka, il ne voudrait pas non plus donner aux véritables assassins l'idée que c'est dans cette tranche de ses contemporains qu'on trouve le plus facilement des victimes. Otoko Kawaki le séduit aussi quelques minutes. C'est une paysagiste à la retraite de soixante-quatorze ans mais il se révèle, par une coïncidence dont il s'en veut de ne pas l'avoir remarquée auparavant, qu'elle habite son propre immeuble, au sixième. Il ne l'a jamais rencontrée. La concierge lui explique que c'est normal, elle a des problèmes aux jambes et ne sort que très rarement. Le fait est qu'il n'avait même jamais fait attention à son nom sur la liste des habitants de l'immeuble. Le commissaire en tire la fameuse conclusion philosophique que ce qu'on cherche partout, on l'a souvent sous la main. Mais il préfère renoncer à Otoko Kawaki, et donc aussi à sa conclusion philosophique, parce qu'on pourrait croire qu'il la connaissait et le mêler au mauvais côté de l'enquête, même si c'est faux.

Il arrête en définitive son choix sur Siao-siao Sana et le trouve confirmé par l'apaisement qu'il lui procure, comme toujours lorsqu'on a la certitude intérieure qu'on ne s'est pas trompé. Elle habite avenue Trudaine, dans le IX^e, et elle a trente-quatre ans. Son prénom, si c'est son prénom, lui plaît. Inscrite à l'ambassade comme divorcée, elle vit apparemment seule. Surtout, elle est maître, ou dit-on maîtresse ? de sumo. C'est une profession rare, spécialement pour une

femme, semble-t-il à Wallance. Le sumo, il est comme tout le monde, il voit que ce sont des gros qui combattent selon des conventions mystérieuses. Il y a une trentaine d'années, le juge Aramandes, qui n'était pas encore juge mais s'intéressait alors pour de vrai à la culture japonaise, l'avait emmené à un spectacle de nô d'une troupe nipponne en tournée européenne. Même Aramandes, malgré ses prétentions, avait admis que c'était épouvantable. On ne comprenait rien, rien ne se passait, et il s'en dégageait un ennui effrayant. Le futur juge, qui est du Sud-Ouest, lui avait cependant dit que c'était pareil pour le rugby, quand on ne connaît pas les règles chaque match est une épreuve, « et regarde le cricket et le base-ball ». Soit. Mais le commissaire n'a jamais fait l'effort de se plonger dans les conventions régissant le nô, et pas plus dans celles du sumo. De sorte qu'il n'a rien contre le fait que tout ça existe, mais ce n'est pas lui que ça chagrinerait le plus quand bien même ce serait la meilleure spécialiste au monde qui disparaîtrait. En plus une femme, parmi ces colosses ou du moins ces géants, et pour leur faire la leçon, oui, Siao-siao Sana est une bonne cliente.

Wallance identifie le club où elle enseigne et se renseigne sur ses horaires de cours. Lundi 23 février 2004, c'est de dix-neuf à vingt-deux heures. Il suppose qu'elle sera vannée après ces trois heures et rentrera directement chez elle. Au pire, il se trompe et attendra plus longtemps. À la fois, il est libre de retourner quand il veut chez lui s'il a trop froid ou s'est trop impatienté et de retenter sa chance une autre fois. Si elle lui apparaît accompagnée, il avisera suivant aussi la nationalité de l'accompagnateur, parce que, s'il y a un début de bagarre, on n'est plus entièrement maître de qui on tue et, avec la baraka qu'il a depuis que cette lubie japonaise s'est emparée de lui, ça tomberait sur l'accompagnateur comme par hasard français ou guatémaltèque. Pour le reste, il a fait son enquête dans l'immeuble. Pas l'ombre d'un autre Asiatique ne semble l'habiter ni le fréquenter, ce n'est pas de là que viendra un problème s'il doit y en avoir un. A priori, l'organisation est assez simple. Après, il y a toujours l'assassinat lui-même qu'on ne peut jamais prévoir à cent pour cent, les réactions de victimes rebelles, mais le commissaire a l'habitude, maintenant, il a mille fois manifesté son sang-froid dans des circonstances extrêmes, de ce côté-là il ne redoute pas trop grand-chose.

Il arrive avenue Trudaine à vingt-deux heures cinq, si le cours s'était terminé plus tôt, ça arrive quand il y a trois heures d'affilée. Il fait froid, ce qui a au moins l'avantage de justifier ses gants. Comme il ne sait pas combien de temps il va attendre au risque de se faire remarquer à marcher de long en large aux alentours de l'immeuble, il s'est un peu déguisé, contrairement à son habitude. Il porte des lunettes à verres non correcteurs et une fausse barbe. Il se sent un peu ridicule et espère ne rencontrer personne, il a dans l'idée que quelqu'un qui le connaît le reconnaîtra quand même immédiatement. En fait, il voulait arriver plus tard mais il a changé d'avis à la dernière seconde, partant de chez lui sur un coup de tête avant vingt et une heures trente, de sorte qu'il a pris comme arme du crime la

première qui lui tombait sous la main. Il n'a pas souhaité utiliser un des pistolets dont il fait collection, à cause du bruit si l'assassinat doit avoir lieu en pleine rue, et a emporté son couteau de cuisine avec lequel Pierre Popossid a déjà été tué pour son baptême du crime, il y a plus d'un an, affaire demeurée inélucidée grâce à l'aide involontaire de ce pauvre commissaire Decularde et dans laquelle on a supputé des perversions sexuelles épouvantables qu'il est le premier à condamner¹. Le couteau le gêne dans sa poche, il a peur qu'il la déchire. Il finit, alors qu'il marche avenue Trudaine, par l'enrouler dans son écharpe pour protéger le tissu de son pardessus, résultat c'est sa gorge qui est en première ligne, il ne manquerait plus que les Japonais lui fassent attraper une bonne crève.

À vingt-deux heures trente, il voit arriver une petite femme marchant à petits pas dans des souliers d'apparence toute nipponne et enveloppée dans un grand manteau d'apparence occidentale. Elle se dirige clairement vers l'immeuble de Siao-siao Sana. Il lui adresse la parole pendant qu'elle tapote le code d'entrée.

– Bonsoir. Pardonnez-moi, êtes-vous Siao-siao Sana ?

Poser la question est un signe de la déstabilisation qu'ont provoquée en lui les deux affaires ratées précédentes de Yazuko Tanaka coréenne et Kei Tanaka en définitive non assassiné. Car, tandis qu'il la regarde juste avant de se mettre à lui parler, c'est évident qu'elle est asiatique et il n'y a pas d'autre Asiatique qu'une Japonaise dans l'immeuble, c'est bien sa victime. Elle a les lèvres très rouges, très maquillées, et les yeux bridés comme c'est l'usage dans cette partie du monde d'où elle tient sa nationalité.

– Ah ah, dit-elle drôlement alors qu'elle semble pourtant de mauvaise humeur. Oui, bien sûr. Vous êtes un admirateur ?

Le commissaire n'est pas misogyne mais les femmes sont prétentieuses, souvent.

– En quelque sorte, dit-il déconcerté par cette question inattendue.

Il lui montre en outre sa carte de la Police nationale pour la mettre en confiance, ce qui est toujours à double tranchant.

La jeune femme a ouvert la porte de l'immeuble, il entre avec elle. L'inconvénient d'avoir enfoui son couteau dans l'écharpe est que, maintenant qu'il veut le retirer de sa poche pour massacrer Siao-siao Sana, il lui faut prendre mille précautions afin de ne pas déchirer son écharpe. C'a été pareil quand il a fallu enfouir l'arme dans le tissu, sauf qu'en plus il avait peur que tout le monde le voie dans sa manipulation mais il aurait toujours pu prétendre s'apprêter à en finir avec une dinde pour un Noël tardif, qui n'aurait pas été tout à fait faux. Il trouve que Siao-siao Sana a l'air bête.

Il parvient à récupérer son couteau en plein état de marche sans que l'autre se soit encore mise à hurler, elle paraît moins pourvue en pressentiments que son assassin, et Wallace commence par lui trancher la gorge, ce qui l'oblige à un saut en arrière pour ne pas être tout taché quand le sang jaillit du cou, mais lui qui n'a

pourtant rien d'un sportif a toujours eu d'excellents réflexes. Ensuite, il frappe partout, le ventre, le cœur, la poitrine, comme pris d'une rage contre la pauvre femme qui, en toute justice, n'y est pour rien si les deux tentatives précédentes du commissaire ont, chacune à sa façon, tourné en eau de boudin. C'est de la chance que personne ne soit passé à ce moment-là mais, depuis près d'une demi-heure qu'il attend, il a pu étudier les mouvements dans l'immeuble et il n'y en a pas eu un seul, de sorte qu'il a laissé son impatience s'exprimer plutôt que d'inventer une conversation fantaisiste le temps de monter avec elle jusqu'à son appartement pour faire ça dans l'intimité. Il y a aussi une excitation propre au danger même si point trop n'en faut.

Une fois la Japonaise morte, il est bien embarrassé de son couteau. C'est son gros couteau de cuisine à lui, il l'a depuis des années et il lui est très utile, pour le gigot il n'y a pas mieux, il se rend compte qu'il n'a jamais eu l'intention de l'abandonner sur le lieu du crime. Le rapporter chez soi dégoulinant de sang est évidemment hors de question mais l'essuyer avec son écharpe ne serait guère plus malin, d'autant que l'écharpe n'y résisterait peut-être pas, il est tranchant de chez tranchant. Il le nettoie donc sur le manteau de l'assassinée, non sans mal car il y a du sang partout sur le vêtement avec le nombre de coups qu'il a donnés de tous les côtés parce que sa priorité, au moment du crime, était naturellement le crime lui-même, pas le moyen de feindre n'y avoir pas participé. Il a peur de se couper même si le manteau est épais et qu'il a des gants, en définitive il n'est pas si maladroit qu'il le redoute et il se retrouve sur le trottoir de l'avenue Trudaine, en marche vers le métro, avec son couteau tout propre délicatement enroulé dans son écharpe non déchirée dans sa poche droite, et sa première indéniable Japonaise assassinée gisant massacrée de tout son long sur le sol de l'entrée de son immeuble.

Ce que c'est que la satisfaction du devoir accompli, à la fois physique et mentale. Son corps et son esprit le disent à Wallance mieux encore que ses yeux et la dernière conversation de Siao-siao Sana : il vient bien, enfin, de tuer un Japonais, même si c'était une Japonaise. Luxueusement assis dans le métro, il a un compartiment de quatre à lui tout seul, il laisse toute la tension de ces derniers jours disparaître peu à peu à chaque seconde, c'est à chaque seconde comme si le bien-être l'envahissait peu à peu. Il lui semble, à chaque expiration, expirer aigreur et rancœur. Il goûte le plaisir de l'innocence, tel un agneau naissant. Il est en accord avec sa conscience. Il fait partie de ces êtres, pas forcément d'exception car il n'est mégalomane que dans des moments d'exaltation et il est maintenant on ne peut plus calme, mais qui ont su identifier la tâche que le destin leur a assignée et qui l'accomplissent de leur mieux, sans timidité ni arrière-pensée. Oui, c'était une bonne idée d'assassiner une Japonaise, oui, ça répondait à un désir profond chez lui, oui, c'était certainement nécessaire à la sécurité en France, car

sinon jamais il ne serait plongé dans cette sérénité, jamais il ne rentrerait chez lui d'un si bon pied, même s'il est assis. Il en a tué, des êtres et des êtres, et déjà beaucoup d'étrangers, mais c'est vraiment comme si les Japonais avaient une saveur particulière, ce qu'il imaginait mais n'aurait pu être qu'un fantasme, une lubie. Évidemment, il a une pensée pour la victime, mais il en faut dans un assassinat, faute de quoi on se retrouve comme dans le cas du meurtre de Kei Tanaka, dans une situation qu'il faudrait être vicieux pour qualifier de morale vu que le ridicule est encore ce dont elle relève le plus.

Le commissaire est bon enfant. Chez lui, il lave sérieusement le couteau et vérifie que l'écharpe n'a pas d'accroc, ainsi que sa propreté et celle de son pardessus. Tout va bien. Avant de se coucher, à quoi personne n'aurait trouvé à redire après une soirée si efficacement remplie, il écrit dans un carnet. En réalité, il est tellement content de son assassinat qu'il éprouve le besoin de le ressasser. Comme il ne va pas téléphoner à Lavraut pour lui raconter, en plus à cette heure-ci, les enfants dorment, il ne lui reste que l'écriture, garante de discrétion. On peut certes prétendre que, en s'épanchant dans ses carnets, Wallance a une petite idée de publication derrière la tête – on sait le soupçon qui pèse toujours sur les journaux et autres écrits autobiographiques prétendument destinés à aucun lecteur –, mais ce qu'il livre d'abord est de la matière brute, et nul doute qu'il lui aurait fallu retravailler considérablement chaque page de ses carnets s'il avait souhaité les proposer à un éditeur, ne serait-ce que d'un point de vue légal. Parmi ce qu'il écrit ce lundi 23 février 2004 et même mardi 24 puisqu'il note ne poser son stylo qu'à minuit et demi, on lit ce petit passage publiable : « Il s'est passé quelque chose d'indéfinissable mais qui ne s'était pas produit lors de la mort de Yazuko Tanaka, comme quoi ce n'est pas juste par convention patriotique que les Japonais et les Coréens diffèrent, c'est la réalité. Peut-être, toutefois, que si je me consacrais à chaque nationalité autant que je l'ai fait à celle-ci, j'en tirerais de semblables bénéfices et la sécurité du pays avec moi. Peut-être que même les Français, les assassiner en tant que tels recèle des particularités profitables. Mais foin de théories byzantines, la nationalité et la race n'importent qu'à la marge. La chose qui compte vraiment est d'accomplir honnêtement sa mission et je ne me suis jamais regardé dans la glace avec autant de plaisir que ce soir, à part quand j'étais jeune et beau. »

1. Voir dans la même série *L'Apprentissage*.

— On file avenue Trudaine, commissaire, lui dit Lavraut quand il arrive au bureau mardi 24 février 2004, après une nuit courte et fameuse. Il y a une morte là-bas, poignardée.

— Une Japonaise ? Il y en a beaucoup dans ce quartier, ajoute Wallance, inventant cette surpopulation après avoir remarqué la surprise de son adjoint et sa propre étourderie, ses pressentiments gagnent exagérément en précision.

— Vous vous trompez, pour une fois, commissaire. Françoise Cachout, une bonne Française bien de chez nous, née le 27 août 1971 à Montazignac.

— Comment ça ? dit Wallance.

— Françoise Cachout, célibataire, trente-deux ans, un mètre soixante-sept, comédienne. On l'a retrouvée dans l'entrée de l'immeuble. Il est très peu passant, elle a manifestement été assassinée dans la soirée. Plusieurs coups de poignard partout, un carnage, ce n'est pas une mort accidentelle.

— Je n'en reviens pas. Il y a un seul cadavre ?

— Mais oui, commissaire. Pourquoi ça vous retourne comme ça ? Rien de particulier à part l'assassinat. Elle n'a même pas été violée.

Ça, Wallance le regrette d'autant moins que les Jaunes ne sont pas trop son goût. Pour le reste, tandis qu'ils roulent vers l'avenue Trudaine, il n'y comprend rien. Qu'il soit damné si elle avait une tête à s'appeler Françoise Cachout, et pourquoi aurait-elle acquiescé quand il lui a demandé si elle était bien Siao-siao Sana ? Elle ne savait certes pas qu'elle n'y gagnait que quelques coups de poignard, mais quand un homme, a fortiori un policier, vous aborde au bas de chez vous à vingt-deux heures trente, l'habitude est de ne pas trop plaisanter sur son identité. À moins justement qu'elle ait eu quelque chose à cacher mais ça n'aurait valu que dans le sens inverse, qu'on nie être la personne recherchée alors qu'on l'est plutôt que de prétendre se mettre entre les griffes d'un commissaire

tandis que ce n'est pas à vous qu'il en veut. Wallance imagine quelques instants une passion lesbienne entre les deux femmes et que, par réflexe, Françoise Cachout ait souhaité protéger Siao-siao Sana sans même savoir de quoi, mais ça n'expliquerait pas pourquoi elle a été assassinée japonaise et que son cadavre a tourné français. Voici que, incompréhensiblement, la naturalisation posthume qu'il avait rêvée pour Yazuko Tanaka tout en la sachant impossible se révèle complètement possible mais prend effet dans le mauvais sens, quand ça le dérange.

De nouveau, il est d'une humeur de chien.

– C'est quand même bizarre d'assassiner cruellement une Française de trente-deux ans, la nuit, dans son immeuble, et de ne même pas la violer, dit Wallance. D'autant que l'assassin n'a pas été dérangé, si le cadavre n'a été découvert que ce matin.

Il se demande s'il aurait mieux fait d'abuser d'elle, pour l'enquête que ça aurait pu orienter différemment, mais il est trop tôt pour penser à des choses comme ça, il faut arriver sur le lieu du crime sans idée préconçue. Quand elle était japonaise, de toute façon, il se connaît, il n'aurait jamais pu la violer. Il est impatient de voir le cadavre avec une naïveté touchante, comme si Françoise Cachout était asiatique et que personne ne l'avait remarqué et qu'il allait leur montrer à tous qu'en fait c'est Siao-siao Sana avec les papiers d'une autre dans son sac.

– C'est l'homme de ménage qui l'a trouvée et l'a identifiée, dit Lavrout.

– Mais il la connaissait vraiment ? dit Wallance, n'arrivant pas à abandonner tout espoir. Ce n'est pas comme une concierge qui est là tous les jours, peut-être que le type ne passe qu'une fois par semaine et s'est trompé.

– Pas de danger. Elle avait ses papiers dans son sac, les photos correspondent et d'autres locataires l'ont formellement reconnue, dit Lavrout en regardant ses notes et en continuant, avec sa manie du détail inutile :

– « La victime, malgré les déformations provoquées par les divers coups de poignard, a été identifiée "sans l'ombre d'un doute" par Jean-Michel Crabiloussom, charcutier, quarante-quatre ans, demeurant au premier étage, par Piet Van Heuweuloen, étudiant, vingt et un ans, demeurant au sixième, et par Siao-siao Sana, maître de sumo, trente-quatre ans, demeurant au troisième. »

C'est le coup de grâce pour le commissaire. Pressé d'être sur place, il brûle un feu rouge juste avant de prendre l'avenue Trudaine, une femme avec son petit chien traversait dans les clous sans faire attention, il a toutes les difficultés du monde à ne pas l'écraser et entre dans une Renault qui arrive en face. Il est tellement furieux qu'il pense à arrêter immédiatement le conducteur pour assassinat mais il se souvient qu'il a Lavrout à côté de lui et que ça suffit, les imprudences devant témoin. De toute façon, le type de la Renault file doux quand il comprend, c'est rapidement, à qui il a affaire.

– Commissaire, Siao-siao Sana, c'est une femme et elle est japonaise, dit

Lavraud en agitant ses notes avec joie quand ils sortent de la voiture pour pénétrer sur le lieu du crime. Et Françoise Cachout aussi était habillée en japonaise. Vous ne vous trompiez pas tant que ça avec vos pressentiments. Chapeau.

– L'affaire a l'air très simple. L'assassin attendait la victime, il l'a poignardée et est parti sans laisser d'indices, dit le policier du quartier en transmettant l'enquête à Wallance qui le congédie aussitôt.

Le commissaire n'a personne à qui expliquer à quel point l'affaire lui semble exceptionnellement compliquée. Mais il va rapidement comprendre.

Ce qui le choque le plus en voyant le cadavre, c'est qu'il ait pu la prendre pour une Jaune alors qu'elle est toute bleue. Mais elle est maquillée comme une Japonaise. C'est fou, cet entêtement des gens à se tuer à le tromper. Pour ce qu'ils y gagnent.

La déposition de René Rirot éclaire tout. Une petite quarantaine, de longs cheveux noirs, habillé artiste, il était un proche de la jeune femme.

– J'étais son ami, dit-il en pleurant, ce qui agace le commissaire qui ne pleure pas, lui, il prend sur lui. Aussi bien sur le plan personnel que professionnel, si je peux me permettre. (« Pourquoi ne pourrait-il pas ? Les témoins se croient tout permis dès qu'ils s'estiment innocents », commentera Wallance dans un carnet.) Ça fait trois ans qu'on vivait ensemble, jour et nuit puisque je suis metteur en scène et qu'elle était l'étoile de ma troupe. Je dispose d'un petit théâtre pas trop loin, la Maison des roses bleues, rue Bleue. Vous avez entendu parler ?

– Non.

– C'est normal. Je suppose qu'on n'a guère le temps d'aller au théâtre quand on travaille dans la police. Dommage. J'ai eu l'idée de monter *Madame Butterfly*, en fait personne ne connaît. Vous comprenez, tout le monde croit connaître à cause de l'opéra de Puccini mais pas du tout.

– Giacomo Puccini, dit Wallance, mélomane qui ne tient pas à passer pour un analphabète.

– Exactement. Mais à l'origine, c'était une nouvelle de John Luther Long dont Bavid Belasco a fait un drame, Illica et Giacosa une tragédie, et donc Puccini un opéra. Tout le monde se pâme devant l'opéra de Puccini alors qu'ils ne savent même pas que les autres versions existent. Vous ne vous doutez pas de ce que j'ai fait. J'ai voulu revenir au plus près de la version originelle et j'ai moi-même réalisé une adaptation, certes personnelle, de la nouvelle, en intégrant quelques éléments plus contemporains, comme la guerre en Irak et les dangers du Front national, j'espère que ça ne vous choque pas. J'ai insufflé du moderne dans une histoire qui est en fait de toutes les époques, la femme qui se donne et qui est trompée, l'amour bafoué, ça concerne chacun de nous, vous comprenez.

Le commissaire est mal disposé mais, objectivement, la pièce ne lui paraît pas fameuse.

– Dans l'idéal, il aurait fallu une Japonaise pour jouer le rôle de madame Butterfly mais, une actrice japonaise de cet âge, parlant français et qui ne réclame pas une fortune, parce qu'on ne fonctionne qu'avec des subventions, ça ne court pas les rues.

– À qui le dites-vous ? dit Wallance. Les Japonaises en général, ça ne court pas les rues, ni les Japonais.

– C'est vrai qu'ils aiment rester cloîtrés chez eux, dit René Rirot qui ne sait pas à quel point le commissaire plaisante mais revient vite au sujet qui l'intéresse. Ç'a été une idée de Françoise. Françoise Cachout, la victime, précise-t-il comme si Wallance était un débile mental frappé de surcroît de la maladie d'Alzheimer. « Et pourquoi je ne jouerais pas le rôle moi-même ? Après tout, j'aurai l'air d'une parfaite Japonaise, avec un bon maquilleur. » Et j'ai dans la troupe un maquilleur hors pair, tout le monde l'appelle Carabosse parce qu'il a des doigts de fée mais son vrai nom est Jean-François Tit, il faudra que je vous le présente.

– Oui, oui, dit le commissaire comme un Japonais, il paraît qu'ils sont si polis qu'ils ne disent jamais non.

– Françoise Cachout en madame Butterfly, c'était le chef-d'œuvre de Carabosse. Elle a toujours eu le teint très pâle et, avec le fond de teint et les vêtements, personne ne pouvait imaginer qu'elle n'était pas une vraie Japonaise. Elle a même appris la démarche, pour se déplacer convenablement sur scène, il n'y avait pas plus perfectionniste. On est en pleines répétitions, j'ai pris l'initiative de proposer aux gens du quartier d'y assister gratuitement. Comme ça, ça donne le goût de l'art et de la culture aux pauvres et ça motive les comédiens, c'est bénéfique des deux côtés. La première est prévue le 3 mars, mercredi en huit, je ne sais pas comment on va pouvoir faire. Ça m'ennuierait de devoir annuler, avec tout le mal que je me suis déjà donné. Et ce serait le plus bel hommage à Françoise que le spectacle continue. Sa mort dans ces circonstances, ça peut même faire un peu de publicité, encore que, vous pouvez me croire, j'aurais préféré m'en passer. Mais ce n'est jamais facile, pour une petite troupe comme nous, d'avoir des articles dans la presse. Les journalistes, ils ne se déplacent que pour Chéreau ou Bob Wilson, les gens qui n'ont pas besoin. Peut-être Sandra pourrait reprendre le rôle, continue René Rirot, hésitant puis plus convaincu. Oui, Sandra, ce n'est pas idiot.

Le commissaire n'écoute pas, il a une capacité d'attention très limitée, dès que ça l'ennuie il décroche. Il saisit quand même rapidement si ses interlocuteurs méritent ou pas qu'ils s'occupent d'eux, que ce soit pour les assassiner ou les faire condamner pour assassinat. Il laisse encore parler René Rirot par souci de justice, parce qu'on ne sait jamais, cependant son choix est fait. Le metteur en scène a de la chance de ne pas être japonais, son compte aurait été réglé dans la minute, mais pas sûr que ce sera suffisant. Wallance n'aime pas les prétentieux.

– Pour en revenir à Françoise, je ne sais pas qui a pu faire ça. Mais c'est

horrible. Tout le monde l'adorait et moi le premier. Au début, quand elle marche toute seule sur scène et qu'une voix de la coulisse, c'est une idée à moi, lui chuchote « Cio-Cio-San », parce que c'est son nom de jeune fille, si j'ose dire, avant de devenir la fameuse madame Butterfly, même à la répétition les gens ont applaudi. Son vrai nom est Cio-Cio-San, tout le monde a oublié.

Liberty constate, lui qui se trouve souvent si original, qu'il est la banalité même sur ce point. Lui aussi avait oublié. Il n'y a plus de malentendu. Françoise Cachout a été affirmative quand il a lui demandé si elle était Siao-siao Sana parce qu'elle a dû croire qu'il faisait partie des spectateurs et qu'il évoquait son rôle, c'est pour ça qu'elle l'a pris pour un admirateur. Ça fait des années qu'il n'a pas écouté *Madame Butterfly*. Il préfère Bach et le paie au prix fort.

L est obligé de finir par être convaincu que la victime est bien Françoise Cachout, pas plus japonaise que lui. Cette troisième tentative a viré au même désastre que les deux précédentes. Il a le pressentiment qu'une espèce de puissance occulte est attachée à lui saboter la tâche et ce genre de pressentiment-là n'a rien pour plaire. Commentant la situation, il écrira dans un carnet le soir même, avec une rigueur exagérée, un masochisme un peu présomptueux qui naît souvent dans ce genre de situation : « C'est la règle des trois M. La première fois, on prétend que c'est la malchance ou la maladresse. La deuxième, que c'est la malveillance. Et la troisième, une malédiction. » Or, en fait, Liberty n'a rien à se reprocher. L'assassinat de Yazuko à la machine à laver aurait été un chef-d'œuvre si elle n'avait pas été coréenne, élément qu'il ne pouvait qu'ignorer puisqu'il a été trompé de bonne foi par les Colcoche, de propres amis de Lavraut, a priori insoupçonnables. Kei Tanaka n'aurait aucune raison d'être encore vivant si Fagis était moins bête, ou moins démagogue, et Wallance n'a pas cet esprit soupçonneux qui aurait pu lui faire imaginer que ses propres collègues conspiraient contre lui, même si ce n'est pas ce qu'a voulu faire Fagis mais rien n'est plus redoutable que l'imbécillité. Et il faut quand même être folle comme Françoise Cachout pour se déguiser en Japonaise et rentrer témérairement chez soi comme ça, dans un immeuble où habite une vraie Japonaise, c'est-à-dire un immeuble qui est une proie évidente pour n'importe qui, le commissaire ne pense pas qu'à lui, de décidé à goûter à l'assassinat nippon. Il aurait toutes les raisons du monde d'en appeler à la malchance, la Japonaise coréenne, l'arsenic sucre et Siao-siao Sana Françoise Cachout. Et cette coïncidence de la vraie Japonaise vivante, réelle, portant le même nom ou quasi que l'imaginaire future madame Butterfly,

mais que nomme-t-on malédiction sinon l'accumulation de malchances ? En toute justice, les actions de Liberty auraient pu déboucher sur trois crimes merveilleux, mais ça lui fait une belle jambe de rêver à ce qui aurait pu être et n'est pas quand il se retrouve face à une épidémie internationale de fiascos.

– Son médecin a dit à Martine que tout va pour le mieux, dit Lavraut devant le cadavre, ils sont encore tous avenue Trudaine.

Lavraut s'exprime ainsi par pure stratégie. Il voit bien que le commissaire est mécontent, ce qui le désole, et, sachant comme il est attaché à Martine et au bonheur de son couple, il pense que ça ne peut que lui changer les idées et le ramener dans un univers plus rose (et puis, il ne se le cache pas à lui-même, Lavraut a toujours du plaisir à parler de n'importe quelle façon de son lien retrouvé avec Martine, juste pour parler). La bienveillance le guide. Mais on sait de quoi est pavé l'enfer.

– Quoi ? dit Liberty. Elle va accoucher d'un bébé japonais ? Vous allez l'appeler Kei ou Yazuko ?

Il y a une hargne inattendue dans le ton du commissaire, sans même évoquer le fond de sa déclaration, non moins imprévisible (pendant un éclair de seconde, il se voit déchirer le gros ventre de Martine au sabre pour couper la tête de l'improbable fœtus aux yeux bridés).

– Pardon, commissaire, je ne croyais rien dire de mal, dit Lavraut.

René Rirot rit.

– Vous vous consolez vite, lui dit Wallance, jaloux de ne pas savoir en faire autant.

L'amant se remet lâchement à tâcher d'avoir les larmes qui lui viennent aux yeux. C'est comme si les actrices se trouvaient réduites toute leur vie à jouer les madame Butterfly dans leur carrière réelle, sacrifiant tout pour un metteur en scène dont elles imaginent qu'il leur est aussi dévoué qu'elles le lui sont, et qui les abandonne sans aucun scrupule quand sonne l'heure de l'assassinat. Décidément, ce René Rirot, on va lui donner de bonnes raisons de regretter le décès de cette pauvre Françoise Cachout, presque morte sur scène comme Molière, c'est-à-dire hors de scène mais en costume de scène.

– Vous avez un alibi ? demande grossièrement le commissaire. C'est l'usage, à la Maison des roses bleues, que les comédiennes rentrent chez elles vêtues en Japonaises ? Votre Carabosse, il maquille et ne démaquille pas ? Si vous mettiez en scène une pièce se déroulant chez les naturistes, elle aurait dû traverser Paris toute nue ?

Il a de bonnes raisons d'être énervé par ces points particuliers de l'habillement et du maquillage. Françoise Cachout elle-même abonderait dans son sens si justement elle n'avait pas commis l'erreur.

Liberty croit que René Rirot va la jouer profil bas, au contraire il le prend de haut.

– Vous n’avez jamais entendu parler du problème des intermittents, commissaire ? Vous croyez que nous vivons comme des nababs avec des loges pour chacun de nous et plusieurs employés occupés à rien qu’à satisfaire le moindre désir de Françoise ? La culture est un combat, on est tout seul face à soi-même et aux autres. Oui, Françoise était énervée hier soir, elle était la première à se rendre compte qu’elle avait été moins bonne que d’habitude, mais attention, très bonne quand même, je crois que j’ai un talent pour que les actrices donnent le meilleur d’elles-mêmes, ce n’est pas la part la moins importante de mon métier. Et Sandra était pressée, elle se sentait fatiguée et avait hâte de rentrer se coucher. J’ai accepté que, pour une fois, Carabosse se consacre à Sandra avant Françoise. Pour une fois, peut-être était-ce la première. Et la pauvre Françoise n’a rien trouvé de mieux que se mettre en colère, faire une crise de jalousie devant tout le monde comme si le fait que j’aie proposé à Sandra de la raccompagner chez elle, elle avait vraiment l’air lasse, je ne l’avais jamais vue comme ça, ça m’a tout tourneboulé, comme si le simple fait de vouloir raccompagner Sandra alors que tous les autres soirs je raccompagne Françoise sans que personne ne hausse un sourcil dans toute la troupe, eh bien que ça se fasse une fois dans l’autre sens, ça a suffi à Françoise pour avoir le droit de piquer une colère, elle doit bien la regretter aujourd’hui. Les comédiennes, rien de plus difficile à gérer, à part les comédiens, peut-être, ajoute-t-il avec un sourire dont Wallance n’est pas dupe, René Rivot, si ça se trouve, est un vrai misogynne et Liberty demande à Lavrout de garder la phrase au dossier.

– Votre alibi pour la mort de votre femme, c’est que vous étiez avec votre amante ? demande le commissaire dont il faut bien que la colère s’exprime.

– Mais pas du tout. Françoise n’était pas ma femme, et Sandra n’est pas mon amante. Enfin, nous n’étions pas mariés mais c’était un peu comme si c’était ma femme quand même, et Sandra, on n’est pas amants quoique, de temps en temps, vous pouvez imaginer ce que c’est que le théâtre.

– Non, dit le commissaire qui sait très bien.

– À quelle heure Françoise Cachout a-t-elle quitté le théâtre ? demande Lavrout pour venir au secours de son supérieur, et avec un ton aussi désagréable que lui pour lui manifester publiquement sa solidarité.

– Je ne sais pas exactement, dit René Rivot. Comme elle se braquait, ça m’a braqué, vous comprenez. Puisqu’elle ne voulait pas que Sandra soit démaquillée la première, Sandra a été démaquillée la première et Françoise est partie comme ça, madame Butterfly dans les rues de Paris. Je parle sous la responsabilité de son cadavre, c’est elle qui a choisi.

– Françoise Cachout n’a pas été violée, dit le commissaire. Ce qui vous accuse puisque vous pouviez entretenir des rapports sexuels avec elle aussi souvent que vous le souhaitiez, alors qu’un autre assassin n’aurait eu aucune raison de laisser passer une aussi jolie femme.

– Absolument, dit Lavraut.

Liberty, une goutte de chance dans cet océan d'infortunes, se félicite de s'être déplacé avec son fidèle collaborateur plutôt qu'avec Fagis qui aurait peut-être été moins conciliant.

— Et comment va madame votre mère, monsieur le commissaire ? demande, après quelques informations sur leur propre santé, le juge Aramandes à Wallance quand celui-ci entre dans le bureau du divisionnaire Gou où il a été convoqué.

Le magistrat et Liberty ont passé pas mal de soirées ensemble du temps qu'ils étaient étudiants, et la mère du commissaire, qui ne prenait pas encore sa retraite d'institutrice à Saint-Étienne, leur faisait parfois à dîner. Aramandes passe de temps en temps au bureau quand il est dans le quartier pour bavarder avec Gou, ça doit créer des liens de traîner chacun toute la journée assis dans son fauteuil en prétendant être débordé. Que le juge s'intéresse à la mère de Wallance, en pleine heure ouvrable, montre bien ce que pouvait être le niveau de sa conversation avec le divisionnaire.

— Bien, merci. Vous m'avez fait venir pour que je réponde à cette question ou il y avait autre chose, monsieur le divisionnaire ? ajoute le commissaire qui est toujours dans son humeur exécrationnel, on est mardi 24 février après-midi, le non-assassinat de Siao-siao Sana lui a juste été révélé il y a quelques heures.

— Ne faites pas votre mauvaise tête, vous êtes toujours le bienvenu, Liberty, dit Gou qui semble vivre une nouvelle lune de miel, il s'emploie à être exquis avec ses collaborateurs avec malheureusement la même incompétence qu'il a en tout.

— Nous parlions mariage, au sens large, dit le juge. On remarquait combien d'assassinats ont lieu de conjoint à conjoint. Selon vous, est-ce dû à l'exaspération familiale qui se dégage inéluctablement de la vie en commun ou à la facilité que donne la proximité, facilité pour tuer mais difficulté pour échapper à l'accusation ?

Wallance ricane en son for intérieur. Ces imbéciles qui dissertent sur les coupables, qu'est-ce qu'ils en savent ? Ce sont bien des conversations de bureau, de gens qui n'en sortent jamais. S'il s'agit de réflexions sur la morale, la justice,

l'innocence et la culpabilité, le commissaire estime être autrement avancé que ses deux présomptueux interlocuteurs.

– À propos de l'affaire Tanaka, c'est quand même extraordinaire, continue le juge. Je ne dis pas ça pour minimiser la réussite de votre enquête, monsieur le commissaire, mais il faut quand même faire preuve d'une inconscience au-delà du commun pour assassiner sa femme à peine arrivé dans un pays étranger où on ne connaît quasi personne, réduisant ainsi drastiquement les autres suspects potentiels. Bravo à vous, encore une fois, commissaire, mais qui d'autre que Seiji Tanaka aurait pu tuer Yazuko Tanaka ? Comment a-t-il cru pouvoir échapper au châtement après avoir enfermé sa femme dans la Brandt des Colcoche ? C'est une affaire qu'on peut résoudre criminellement parlant, juridiquement parlant, mais qui restera toujours mystérieuse humainement parlant.

– Absolument, dit Gou en arrivant à faire passer en un seul mot le ton compassé à visée intellectuelle que le juge a quand même eu besoin d'une tirade pour établir. Qu'en dites-vous, Liberty ? ajoute le divisionnaire comme si c'étaient là des pensées tellement neuves qu'elles n'avaient jamais pu traverser l'esprit d'un simple commissaire, s'ils savaient.

– J'ai encore un peu le même cas ce matin, dit Wallance comme un médecin constatant l'arrivée chez un deuxième malade du même virus de la nouvelle grippe mais en ayant derrière la tête de faire pression sur le juge pour que l'incarcération de René Rirot passe comme une lettre à la poste à la fin de sa garde à vue. Un metteur en scène a tué sa petite amie qui était comme par hasard l'actrice vedette de sa troupe. Son alibi est plus ou moins d'avoir passé la soirée avec son amante qu'il a en fait abandonnée après l'avoir déposée devant chez elle. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'on ne mettrait pas la main sur lui immédiatement ? Il voulait peut-être nous faire croire que c'est un crime de rôle, alors que la victime, une Française de trente-deux ans, est dépourvue du moindre sévice sexuel.

– Très intéressant, dit Aramandes. Je serais assez tenté d'appliquer aussi bien à votre Japonais qu'à votre René Rirot, c'est bien ça ? quel drôle de nom, une petite théorie que je me suis constituée sur le tas, au fil de mes réflexions, les années passant, et que j'appelle « la doctrine Dostoïevski », en référence au passionnant auteur de *Crime et châtement*, roman que, si on m'écoutait, on obligerait tous les magistrats débutants et pourquoi pas tous les policiers à lire.

C'est au-dessus des forces de Wallance d'écouter la suite de la démonstration sur la volonté inconsciente des criminels de se faire attraper et autres lieux communs de cet ordre, étayés de mille anecdotes désolantes mais personnelles. Rien qu'aux gestes des bras et aux mouvements de la bouche et des joues dont le magistrat ponctue ses interminables phrases, on comprend immédiatement qu'il n'y a rien à comprendre.

– Passionnant, monsieur le juge, et quelle hauteur de vue, dit Gou dont le

commissaire suppose méchamment qu'il est de bonne foi. Qu'en pensez-vous, Liberty ?

Liberty en pense que ce sont surtout les prétendus innocents qui devraient prendre des précautions pour ne pas se faire incarcérer. Il hésite à lancer la vérité sur l'affaire Tanaka à ces deux crétins pour qu'ils se taisent enfin, mais ce serait d'autant moins raisonnable qu'à coup sûr ça ne ferait que multiplier leurs jacassements. En outre, la vérité est mouvante pour le commissaire, il n'a pas oublié ses deux heures passées sur la trappe de la machine à laver mais il se souvient très bien avoir coffré Seiji Tanaka pour assassinat. C'est comme si le juge et le divisionnaire tâchaient poliment, du bout des doigts, de protéger l'innocence tandis que lui met les mains dans le cambouis pour combattre l'impunité. Au moins peut-il se dire que sa mission est couronnée de plus de succès que celle des deux délicats, rien qu'à en juger par cette affaire Tanaka. Il ne répond rien.

– Vous avez dit « française », Liberty, ne m'aviez-vous pas dit ce matin que la victime est japonaise ou quelque chose comme ça ?

Wallance se trompe parfois sur ce que les autres lui ont raconté parce qu'il n'écoute pas, Gou écoute, c'est qu'il est bête.

– Mais non, elle était habillée en Japonaise. Rien de plus normal : elle jouait madame Butterfly dans une adaptation théâtrale.

– Décidément, c'est notre période japonaise, dit le juge.

Humour de magistrat. « Notre » exaspère le commissaire. Aramandes fait ensuite profiter le divisionnaire de quelques aperçus sur sa conception de la culture nippone, il croit avec sérieux mais, pour le coup, ça ferait plus rire Wallance s'il écoutait mieux.

– Et ce metteur en scène, je vais le voir quand dans mon bureau, commissaire ? dit enfin le juge.

– Je crois pouvoir vous l'annoncer pour bientôt, monsieur le juge. D'autant que pour trouver un couteau quand on travaille dans un théâtre, il n'y a qu'à se baisser. C'est un des rares lieux où on peut laisser traîner l'arme du crime sur son bureau sans que personne s'en émeuve.

– Comme les policiers avec leurs pistolets, dit Aramandes.

Même Gou ne rit pas, cette fois-ci.

– Liberty, le commissaire Wallance, a le plus faible taux de bavures de nos effectifs, dit sévèrement le divisionnaire qui a un amour presque physique, pervers, pour les statistiques. Et après vingt-huit ans de maison.

– Et l'assassin est de nouveau japonais ou juste la victime ? demande Aramandes à Wallance pour changer de sujet.

– Mais ni l'un ni l'autre, dit Liberty hors de lui. Vous n'allez pas me le reprocher, en plus, ajoute-t-il mystérieusement.

« Commissaire de police, cinquante et un ans, bien sous tous rapports, cherche Japonais à assassiner, sexe indifférent. »

Le mardi 24 février 2004 au soir, seul chez lui, il est dans un état de frustration effroyable. Il a croisé la vraie Siao-siao Sana avenue Trudaine, pendant qu'il interrogeait René Rirot. Il n'a pas eu le courage de lui parler personnellement mais elle avait l'air si frêle que sa survie indéfinie a un aspect presque humiliant. Les idées les plus folles lui passent par la tête tandis qu'il rumine sa journée et les précédentes en faisant les cent pas à grandes enjambées dans son petit appartement qui ne lui permet pas d'en faire plus de quatre ou cinq sans devoir changer ridiculement de direction. Il se demande quoi, qui sont ces gens génétiquement inassassinables ? Ils sont immortels, les Japonais ? Ils s'appellent tous Highlander ? Assez finassé, il caresse le projet de se déplacer à l'ambassade avec une grenade ou une bombe pour être sûr de son coup mais se rend quand même rapidement compte de l'inanité de ce carnage éventuel. D'abord, il est fichu de n'arriver à pénétrer que dans la salle des visas, ne tuant que des étrangers. Ensuite, son acte relèverait du terrorisme, ce qui, d'une part, empêcherait que l'enquête lui soit confiée et, d'autre part, changerait l'essence même de sa mission. C'est aux crimes de tous les jours qu'il en a, pour les terroristes, tout le monde est déjà d'accord qu'arrêter n'importe qui est une solution convenable. D'autant que ça ne changerait rien vu que les Japonais lui apparaissent soudain dotés d'une particularité aussi injuste qu'inaltérable : les attaquer ne provoque que des victimes collatérales. Au summum de son exaspération, il s'imaginerait lançant sur eux une bombe atomique, ou deux parce qu'on ne sait jamais, sans même réfléchir à la difficulté même pour un commissaire de s'en procurer. L'espace d'un instant, il comprend les Américains.

À d'autres moments, il n'est pas loin de remettre en cause sa nouvelle cible. S'il s'attaquait à des Noirs ou des Arabes, ce serait plus banal, il aurait le soutien plus ou moins implicite de sa hiérarchie. Mais on sait comme les institutions sont rétives à la moindre initiative originale. Il est cependant trop tard pour renoncer aux Japonais, il ne pourrait plus le considérer que comme un échec, une défaite. Il baisse ses prétentions, n'importe quel Nippon ferait son affaire, même un SDF au coin d'une rue désertée, même ce qui apparaîtrait comme un crime de rôleur, un suicide, une mort naturelle. Il énumère les concessions potentielles dans sa tête mais il n'en est pas là. Rien ne s'offre à lui, aucun choix réel. Il ne parvient à tuer aucune Japonaise, aucun Japonais, de quelque manière que ce soit, point barre. Et on sait comme l'aspect psychologique est important dans un assassinat, si on commence à le commettre en étant sûr de le rater, évidemment qu'on va le rater. C'est comme les penalties et les tirs au but au football. Quelquefois, rien qu'à voir le tireur avancer vers le ballon, on se doute qu'il va le manquer et, la plupart du temps, on ne se trompe pas. Il faut un minimum de désir raisonnable. Si le commissaire ne retrouve pas son calme, même le pistolet sera exclu comme arme du crime, sauf à bout portant, étant donné qu'on ne peut pas compter viser avec la précision correcte quand on est dans une rage pareille, que cette rage soit la plus justifiée du monde n'influant pas sur la trajectoire de la balle.

Sa mère lui téléphone à ce moment-là. Il semble que c'est d'elle qu'il a reçu sa capacité aux pressentiments, avec une intuition admirable elle ne rate jamais l'instant où son coup de fil peut lui déplaire le plus. Comble de tout, elle veut le tenir au courant de la dernière lecture qui lui a plu et c'est *Les Belles Endormies*, de Yasunari Kawabata, un écrivain comme par hasard japonais. Et, selon ce que le commissaire qui n'est pas fou de littérature exotique et ne connaît donc pas l'auteur a compris, car les conversations de sa mère sont toujours à moitié incohérentes, y compris quand lui-même est dans son état normal, il y est question de sexe et d'impuissance, de vieux clients et de jeunes prostituées, et de mort et de mort, aussi bien de vieillard que de gamine. Rien pour l'apaiser quand ça ne se produit que dans un roman.

– Tu n'as pas l'air de bonne humeur, finit par dire sa mère.

À certains moments, il regrette qu'elle ne soit pas japonaise : il sauterait dans un train pour Saint-Étienne l'étrangler et deux pierres d'un coup hors de son jardin. Mais si sa mère était nipponne, lui-même aurait évidemment un tout autre rapport au Japon et à ses habitants, et peut-être que la seule idée d'en tuer un seul ne lui aurait jamais effleuré l'esprit.

– Tu ne m'avais pas dit que tu avais une amie japonaise à Paris ? demande Wallance qui n'a pas le moindre souvenir de ça mais à qui ça semblerait une solution de compromis, lui épargnant le voyage à Saint-Étienne et l'accusation de parricide, paraît-il toujours difficile à supporter même quand elle reste intime, qu'on est seul à savoir, tout en rabaissant un peu le caquet de sa mère, lui faisant

peut-être comprendre dans quel sens souffle le vent du boulet.

– Mais pas du tout. Où es-tu encore allé chercher ça ? Mes seuls amis japonais, ce sont des livres. Et ça te ferait du bien d'en lire un peu pour te faire toi-même de nouveaux amis au lieu de rester cloîtré dans tes horribles affaires toutes plus sordides les unes que les autres. Tu n'as plus vingt ans, mon garçon, il est temps de t'ouvrir au monde.

Et, curieusement, alors que c'est d'habitude le commissaire qui le fait quand vraiment il n'en peut plus (et il n'était pas loin), sa mère coupe la communication comme exaspérée elle, ce qui fait se surpasser sa propre exaspération qu'il croyait un instant auparavant insurpassable, de quel droit raccrocher au nez après avoir appelé soi-même, une mère ? Il espère qu'elle a des remords mais ne compte pas trop dessus.

Son esprit bouillonne sans qu'il en sorte la moindre idée réalisable, un quelconque projet concret. Il ressasse. Il se souvient comme, il n'y a jamais que onze jours, il s'est réveillé un matin en se disant : « Je n'ai jamais tué un Japonais. » C'était après une bonne nuit réparatrice et cette phrase et tout ce qu'elle sous-entend avait contribué à sa bonne humeur de l'époque. Aujourd'hui, la même phrase le met en rage et l'empêche de dormir. Il n'est pas raciste ni xénophobe mais il faudrait faire une circulaire d'information à l'échelle mondiale si les Japonais sont intuables plutôt que de laisser des gens comme lui gâcher leur énergie et rendre difficile leur propre vie et celle de leurs proches, aussi bien leur famille que leurs collaborateurs, en participant de bonne foi à ce qui n'est qu'un mirage aux alouettes. « Je n'ai jamais tué un Japonais, je n'ai jamais tué un Japonais » : par moments, la phrase envahit sa tête et il a l'horrible sentiment d'être comme ces innocents qu'il abhorre et qui répètent des mots de cet ordre, mais pour se défendre, comme si la société par l'intermédiaire de sa police se devait de rendre hommage à leur manque d'ambition, quand il les accuse d'assassinat. Ce n'est plus un soir à se regarder dans la glace.

Il a toujours la liste d'Akira Kurozawa comportant tous les Japonais inscrits à l'ambassade. Il la feuillette pour s'ouvrir l'esprit, toutes ces victimes potentielles, mais ça a aussi l'effet inverse, tous ces rescapés permanents. Il ne sait plus comment choisir un assassiné. Il pense au tirage au sort, moyen qu'il a toujours refusé comme indigne de sa mission depuis qu'il s'est mis au crime pour le bien du pays. Là, il tergiverse, les circonstances sont particulières, il est énervé, il reste sur trois échecs consécutifs, ce sont des Japonais, il finit par en accepter l'idée. Il agit ainsi : il plie et coupe des feuilles blanches pour constituer vingt-six petits bouts de papier afin de marquer une lettre sur chacun, a, b, c, d, etc., qui sera la lettre initiale du nom qui apparaît en premier sur sa feuille, que ce soit le nom ou le prénom il ne va pas entrer dans ces considérations, et il recommencera pour la deuxième lettre, et ainsi de suite s'il le faut jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un nom de concerné. Cette manière de faire n'est pas du tout calmante puisque Liberty

s'énervé rien qu'à déchirer les feuilles blanches, quelquefois ça se déchire mal, et les vingt-six bouts de papier ne se ressemblent pas, certains sont beaucoup trop petits et d'autres beaucoup trop grands, certains coupés parfaitement droit et d'autres lamentablement. Tant pis, il ne regardera pas. Il les met tous dans un chapeau et en tire un au hasard, les yeux fermés. Quand il les rouvre, il y a deux bouts de papier accrochés ensemble, ce que c'est qu'avoir mal découpé. Il recommence, il n'y a qu'un papier, une seule lettre, z. Aucun nom ne commence par z. Il essaie de tricher en réintégrant en ligne de compte le nom inscrit en deuxième sur la liste et donc pas classé par ordre alphabétique, c'est beaucoup plus long à vérifier, mais ça ne l'avance à rien, aucun prénom non plus ne commence par z. Il tente un deuxième tirage, ce qui est contraire à toutes les règles, c'est y. C'est riche. Ils sont des centaines de Japonais à Paris à commencer par y. Il faut déterminer la lettre suivante. C'est encore y qu'il a remis dans le chapeau sans y penser, ils ne sont plus un seul dont le nom commence par y. Il renonce à ce moyen et flanque de rage la liste entière dans sa corbeille à papier d'où il l'extraira judicieusement dix minutes plus tard, d'un mouvement brusque et rapide, comme si c'était un geste honteux et qu'il y avait un autre public que lui-même pour le voir.

Il est de plus en plus énervé, incapable de réfléchir. Une affreuse nuit d'insomnie s'annonce. Il est au fin fond du désespoir, au cœur du cœur de sa malédiction nipponne. Alors, comme s'il y avait une espèce de sérénité d'une autre sorte à avoir atteint le point le plus bas du précipice, soudain, enfin, il a une idée. Peut-être que l'excitation aussi l'empêchera de dormir mais l'insomnie sera douce.

En vérité, c'est une très bonne nuit, comme s'il avait à reconstituer ses capacités de désespoir. Car, au réveil, sa merveilleuse idée de la veille apparaît dans toute sa stupidité. Il avait pensé faire passer une petite annonce, pas forcément dans *Le Figaro* ou *Le Monde* mais aussi bien dans un journal plus proche des Nippons (ou laisser un post-it à l'ambassade comme beaucoup de gens font à la boulangerie), disant qu'il souhaite recevoir à domicile des cours particuliers (« ô combien », plaisante-t-il dans un carnet) de japonais professés par un véritable Japonais. Comme ça, il n'aurait pas pu se tromper d'immeuble ou d'étage ou d'il ne sait quoi puisque ç'aurait été chez lui, et il aurait été en droit de demander son passeport à qui venait puisqu'il réclamait un Japonais de souche. Mais le commissaire a toujours détesté recevoir des gens chez lui, même pour les assassiner, et il y a dans le principe de la petite annonce un aspect public contradictoire avec la discrétion que réclame la préparation d'un crime. Recruter des victimes par petite annonce, en outre, c'est comme le tirage au sort, si peu gratifiant que ça insulte l'envergure de sa tâche. Il ne va pas non plus faire une publicité : « Japonais, venez vous faire assassiner à telle adresse. » Il arrive au bureau le mercredi d'aussi mauvaise humeur qu'il l'a quitté la veille, ignorant encore qu'il vivra une journée décisive pour son aventure nipponne.

L n'est pas assis au commissariat depuis cinq minutes qu'on lui téléphone et c'est Martine Lavraut. Elle se plaint que son mari a informé Wallance qu'elle était enceinte et que celui-ci n'a même pas pris la peine de lui téléphoner. Est-ce qu'il ne se soucie plus d'elle ? Est-ce que ça lui est égal d'être peut-être père ? Le genre de questions auxquelles on préfère ne pas avoir à répondre au bureau, surtout quand perpétuellement Lavraut entre et sort de la pièce, au risque d'entendre ce qu'il ne devrait pas.

– Commissaire Liberty, est-ce que ce serait vrai que vous n'êtes qu'un misogyne comme certains de vos collègues le disent souvent et comme je ne voulais pas le croire ?

Ils continuent à se vouvoyer malgré l'intimité ponctuelle de leurs rapports, pour ne pas mettre la puce à l'oreille de Lavraut que son grade inférieur condamne à ne jamais tutoyer le commissaire. Wallance, qui a d'autres Japonais à fouetter qu'un futur bébé français (dans quelque sens que soit levée l'indécision sur le père, ça ne changera rien pour la nationalité de l'enfant), doit quand même continuer à discuter pour éviter que Martine, hors d'elle, ne mette en péril sa relation à lui avec Lavraut par un aveu inconsidéré s'il lui venait à l'idée de se prendre pour la madame Butterfly du commissaire Liberty, bafouée, humiliée, ravagée et désinvoltement libérée de tout lien, soudain. Mais il ne lui a jamais promis le mariage, il a sa moralité.

– Comment pouvez-vous croire une chose pareille ?

Poser la question lui fait pourtant venir en tête une situation idéale : et si Lavraut tournait homosexuel ? Assassiner Martine reviendrait alors à l'arranger lui aussi, les intérêts du commissaire et de son subordonné coïncideraient de

nouveau quoique d'une autre manière, et Liberty aurait toujours son adjoint en pleine forme à ses côtés, mais plus sa femme avec qui il a fait l'amour pour le bien de tous et qui menacerait maintenant de le lui faire payer. Il se sent démuni comme ces innocents qu'il arrête et qui n'ont que leur bon droit à opposer à la force. En attendant, on n'en est pas là : actuellement, Lavraut persiste dans l'amour de Martine et, pour le reste, ne montre pas la moindre tendance.

Son subordonné entre alors dans le bureau pour l'interrompre, tout joyeux, des papiers pleins les mains :

– Commissaire, dans l'affaire Raoul Katchan, je viens de me rendre compte que Van Ettine est un cousin de la victime. Est-ce que ce ne serait pas l'occasion de retâcher de lui mettre la main dessus ?

Van Ettine est compromis jusqu'au cou dans l'affaire Baraoui vieille aujourd'hui de plus d'un an, Lavraut est sûr que c'est lui mais c'est improuvable, le laboratoire a salopé les prélèvements, ça arrive.

– Si on ne peut pas le coincer, au moins on peut l'emmerder, ajoute l'adjoint.

– Ce n'est pas le moment, dit Wallance.

– Alors c'est quand, le moment ? C'est quand le bébé aura dix-huit ans que ça vous intéressera de le reconnaître, commissaire Liberty ? dit Martine à l'autre bout du fil.

– Je ne vous parlais pas. Je parlais à Lavraut.

– Eh bien moi, je vous parle, dit Martine.

– Qui est-ce ? se permet de demander son subordonné maintenant qu'il a été nommé.

– Commissaire Liberty, vous vous fichez de ce bébé.

– Mais pas du tout, ce bébé est déjà cher à mon cœur. C'est ta femme, ajoutait-il pour Lavraut, se rendant compte de sa gaffe dès que c'est trop tard. Ma femme, je veux dire. Enfin, une amie très chère.

– Merci, dit Martine. J'aime mieux quand vous me parlez sur ce ton, commissaire Liberty.

– Vous aussi, vous attendez un bébé, commissaire ? dit Lavraut. Permettez-moi de vous serrer dans mes bras, pour une fois.

Wallance se lève, il faut y passer.

– Et qui est l'heureuse maman, si je ne suis pas indiscret, commissaire ? Est-ce que ce ne serait pas une ressortissante de l'empire du Soleil levant ? Ça expliquerait pourquoi vous avez toujours le Japon en tête, ces temps-ci. Je me trompe ?

– Tu as raison, une Japonaise.

Avoir dû dire ça, dans sa situation, ça lui brûle les lèvres. Il passe la langue dessus pour éteindre l'incendie. Et comment que s'il avait une Nippone dans son lit elle n'en sortirait pas enceinte.

– Il n'y a pas que vous à avoir des intuitions, plastronne gentiment Lavraut.

On peut dire qu'elle vous obsède, cette femme, ce ne doit pas être n'importe qui. Ça me fait tout drôle de vous imaginer avec un fils japonais dans les bras.

– Comment ça, une Japonaise ? dit Martine. C'est pour ça que mon bébé ne vous intéresse pas, parce que vous êtes trop occupé à en faire ailleurs ? Et moi qui ne voulais pas croire tout ce qu'on racontait sur vous, commissaire Liberty.

– On raconte quoi ?

Wallance préfère que les ragots se concentrent sur sa vie sexuelle que criminelle mais il aimerait autant être au courant.

– Je me comprends, je me comprends très bien. Un bébé blanc, français, c'est trop banal pour un être comme vous. Mais pour qui on se prend, commissaire Liberty ?

– Vous me la présenterez ? demande Lavrout. S'il vous plaît, commissaire. On pourrait faire un dîner à la maison avec les Colcoche, rien que tous les six, ils rentrent dimanche et, tels que je les connais, rien ne leur plaira autant que pouvoir continuer à parler du Japon. Ça vous dit ? Je suis sûr que Martine aussi sera enchantée, elle se plaint toujours de ne pas avoir assez de vos nouvelles. D'ailleurs, ce serait gentil si vous pouviez l'appeler pour le bébé, elle sait que je vous en ai parlé. Et puis vous n'aurez qu'à me la passer après si ça ne vous gêne pas, commissaire, j'ai quelque chose à lui dire. Charlotte ne se sent pas bien depuis hier et Martine croit que c'est pour ne pas aller en classe mais je serais plus rassuré si elle l'emmenait quand même chez le médecin.

– Mais qu'est-ce qu'il croit ? dit Martine qui a entendu les phrases de son mari. Que je suis une mauvaise mère et que je vais laisser crever ma fille chez moi parce que ça me dérange de sortir chez le docteur ? Qu'il vienne la chercher et la conduise lui-même aux urgences s'il estime que c'est d'un bon père de ne pas avoir confiance en son épouse.

– Avec plaisir, dit Wallance de façon irréfléchie.

– Super, commissaire, il ne reste plus qu'à choisir le jour, dit Lavrout en sortant. En définitive, j'appelle Martine immédiatement.

– « Avec plaisir ? » Vous vous fichez de moi ? dit Martine. Attention, j'en sais long sur vous.

Il adorerait savoir quoi exactement.

– Pardon, dit Wallance. Lavrout était là, ce n'était pas facile de parler.

– Bon, je veux bien, minauda Martine.

Il fait l'hypocrite une ou deux minutes, explique que cette Japonaise qu'elle imagine n'existe pas, en tous cas pas par rapport à elle en est-il cependant réduit à concéder il ne sait plus comment tellement l'inexistence pure et simple de la Nippone paraît tout à coup invraisemblable, mais ça suffit à Martine, tout s'arrange.

– C'est toujours occupé, dit Lavrout en rentrant. J'aime beaucoup Martine mais elle devrait moins téléphoner.

– Eh bien, je ne l'appellerai plus, dit sa femme qui a entendu.
– C'est Martine ? dit Lavraut qui a entendu aussi.
– Oui, crie Martine à l'autre bout du fil.
– Je comprends mieux pourquoi c'était occupé, dit Lavraut, rassuré. Vous pouvez me la passer, s'il vous plaît, commissaire.

– À bientôt, je vous laisse à votre mari, dit Wallance épuisé et il sort de la pièce, heureux d'abandonner son bureau au couple, entendant juste Lavraut suggérer : « On pourrait faire un dîner japonais pour six, ma chérie. »

Il trouve que Martine est bien nerveuse aujourd'hui, à moins que ce soit lui qui le soit tellement que tout le monde lui apparaît tel. Il se sent vain, vide. Il n'a envie d'assassiner personne que des Japonais, ces jours-ci, et, des Japonais, il n'y arrive pas. Sa perversion, si perversion il y a, est-elle de vouloir tuer des Nippons ou de ne pas y parvenir ?

La suite de sa journée de travail est du même acabit. C'est toujours Lavraut qui est ravi de son dîner, qui trouve que c'est d'une générosité folle.

– Ça va faire bizarre à Annick et Jérémy de revenir avec tout le monde qui est venu enquêter dans leur appartement, la machine à laver et la porte dans cet état. Ça sera bien pour eux de venir à la maison et de vous revoir, une personnalité comme vous, vous ne vous rendez pas compte, commissaire.

Liberty est de son côté si agacé, l'affaire Françoise Cachout est quand même un peu fort de café, qu'il a l'idée de ranger son bureau, tous les papiers qu'il y a dessus en vrac, pour se calmer. Il ne faut jamais faire ça, rien n'énervé plus que classer les dossiers. D'autant qu'il se contente de les jeter pour tout rangement, non sans les avoir déchirés auparavant pour que le rangement soit irrévocable, il n'y a que ceux-là qui valent. Il ressent quelque chose d'apaisant à massacrer des liasses de papier à défaut de corps de Japonais. Et, naturellement, à peine l'a-t-il fait qu'il regrette d'avoir passé par erreur à sa moulinette l'intégralité du dossier Barz, voilà un crime supplémentaire qui ne sera jamais élucidé à moins que Lavraut ait gardé un double. Une demi-heure après, quand il cherche l'ordonnance qu'il a toujours sur lui parce qu'il vient de penser qu'il n'a plus de valium et que ce sera aussi bien de faire un tour à la pharmacie en rentrant, il ne la retrouve pas. Il perd un quart d'heure à sa vaine recherche avant de supposer qu'il l'avait déjà sortie de son portefeuille pour la déposer sur son bureau et qu'elle doit être maintenant en huit ou seize morceaux dans sa corbeille à papiers.

Fagis vient se réexcuser pour le malentendu de l'arsenic, c'est un peu tard. L'arriviste lorgne maintenant plus du côté de la hiérarchie que des syndicats, le même grand écart qu'il commet d'habitude entre justice et police. Mais l'entendre réexpliquer la même histoire ne fait que rappeler au commissaire son crime grotesque, assassiner quelqu'un à coups de sucre en poudre dans son thé, et ça ne soigne donc pas ses nerfs.

Gou, qui a dû sortir de son bureau parce que les menuisiers y prennent des mesures en vue d'on ne sait quelle amélioration, n'a rien de mieux à faire que venir le déranger en lui demandant des nouvelles de l'affaire Barz.

– Tiens, passez-moi le dossier, Liberty, dit-il, lui qui n'a plus étudié un dossier de près depuis des années, ce que Wallance lui en dit lui suffit généralement.

– Je suis en train de ranger, je ne vous jure pas que je mettrai la main dessus tout de suite.

– Je peux attendre en bavardant avec vous, dit Gou. Ne vous inquiétez pas, ça me fait plaisir.

Le commissaire a le fantasme fugitif de foutre le divisionnaire dehors à grands coups de pied au cul, c'est comme si ce meurtre encore raté lui pesait d'une façon physique, le laissant avec trop d'énergie économisée. Il voudrait être dans la dépense et n'y arrive pas.

– Je l'ai jeté, le dossier Barz, finit-il par dire comme Gou s'éternise gaiement. Et je ne me suis pas contenté de le jeter, j'ai pris soin de le déchirer en mille morceaux avant pour être sûr qu'il ne puisse plus intéresser personne. Ça vous convient, vous avez vos informations, monsieur le divisionnaire ? Satisfait ?

– Vous m'avez l'air contrarié, Liberty, qu'est-ce qui vous arrive ?

Que Gou, qui est parfois une teigne, se montre si prévenant dans de telles circonstances est une pierre supplémentaire dans l'échafaudage de reproches que lui bâtit Wallance.

Lavraud repasse voir le commissaire :

– Est-ce que lundi soir, ça vous va ? Les Colcoche seront un peu remis du décalage horaire et Martine se réjouit déjà. Vous ne pouvez pas savoir comme elle vous apprécie, elle vous est tellement reconnaissante de nous avoir ressoudés.

– Très bien.

– Lavraud, saviez-vous que Liberty a détruit minutieusement le dossier Barz ? dit Gou.

– Non ? dit Lavraud.

– Qu'est-ce qui n'allait pas, dans cette affaire ? dit le divisionnaire, encore paternel.

– Je me suis trompé, dit Wallance. Je ne fais plus que me tromper.

– Allons, allons, dit Gou en lui tapant sur l'épaule. Tant pis pour Barz. Vous êtes un excellent policier mais pourquoi ne vous offririez-vous pas une petite tournée de Prozac ?

L est à la pharmacie. Mme Dadarien, la patronne, s'est absentée, il est servi par une nouvelle vendeuse qui ne le connaît pas.

– Je peux voir votre ordonnance ?

– Le problème, c'est que je l'ai déchirée. J'étais énervé, comprenez-vous, ce sont des choses qui arrivent, voici pourquoi je veux du valium.

– Mais je suis désolée, monsieur. Si vous n'avez pas d'ordonnance.

– Je suis commissaire de police, dit Wallance en brandissant son insigne comme si c'était une carte Vitale, lui généralement si déontologiquement attaché à la séparation des pouvoirs.

– Je suis désolée, dit la vendeuse.

– Vous êtes commissaire de police ? dit une voix derrière lui

Il les connaît, tous ces gens qui croient avoir à se plaindre de la force publique, il ne se retourne pas.

– À quelle heure doit revenir Mme Dadarien ? demande Liberty, histoire de montrer qu'il est familier du lieu et qu'il vaudrait peut-être mieux filer doux.

– Je ne sais pas, monsieur l'inspecteur.

– Commissaire, dit Wallance. Inspecteur, ça fait près de dix ans que ça n'existe plus. De toute façon, commissaire, c'est le grade au-dessus. Donnez-moi une boîte de valium, je vous prie.

La vendeuse est embêtée.

– Vous êtes commissaire, formidable, dit la voix qui était derrière lui et dont il voit maintenant la possesseuse plantée droit devant lui.

Surprise, aucun accent ne le laissait supposer mais c'est une Jaune, peut-être tout bonnement laotienne ou thaïlandaise, à la fois. Il ne s'emballe pas.

– Et vous, vous êtes quoi ? dit-il.

– Japonaise, dit la fille en riant. Sinon je suis aussi un peu étudiante.

La tension de Wallance baisse immédiatement. Elle est plutôt jolie fille même s'il ne ressent rien pour les Jaunes, à part criminellement. De toute évidence, il s'agit d'un signe du destin. Il ne sait simplement pas encore dans quel sens.

– Il faut que je vous parle, s'il vous plaît. Si vous connaissez un endroit tranquille où personne ne pourrait nous entendre, dit la Japonaise.

C'est un appel au meurtre.

– J'habite juste à côté, dit-il.

– Il y a mieux que le valium, plaisante la vendeuse.

Il ne laisse jamais entrer quelqu'un chez lui, et ceux qui forcent sa porte en sortent fréquemment en piteux état. Martine Lavraut a bien dormi chez lui mais les circonstances étaient particulières. Chieko Husa, qui, d'ici une heure, devrait être bien en peine de raconter à qui que ce soit ce qu'elle aura vu, n'a au demeurant pas du tout l'air intéressée par le logis du commissaire, ce qui le vexa même un peu. Elle recherche juste une chaise et, la trouvant presque immédiatement, s'y assied et commence à dévider son histoire, avec cette complaisance des malheureux qui feignent de croire que leur vie est intéressante pour les autres.

– J'ai vingt-cinq ans. C'était mon anniversaire hier, j'ai passé la soirée toute seule chez moi, c'est pour ça que j'avais la migraine aujourd'hui et que vous m'avez trouvée à la pharmacie. On m'a volé mon passeport et je n'ai pas de carte de séjour, vous comprenez. Ils ne veulent pas me refaire le passeport à l'ambassade parce que je n'ai plus aucun papier mais c'est pour ça que j'en ai tellement besoin.

– À l'ambassade du Japon ?

– Oui, pas à l'ambassade du Groenland, dit Chieko Husa en riant, ne se laissant pas aller au désespoir qui l'a quand même conduite à aborder le commissaire en pleine pharmacie.

Il sait ce qu'il veut savoir, il n'écoute plus. Ça ne l'intéresse même pas de savoir jusqu'où la gamine est prête à aller pour bénéficier des bonnes grâces de la police française. Déjà, il est concentré sur son acte à venir. Bien sûr, l'assassinat tombe à l'improviste, mais chez lui, il maîtrise les lieux. Le couteau à gigot redevenu tout propre ne lui a pas porté chance, il faut penser à une autre arme du crime. Sa collection de pistolets. Il en a neuf accrochés chacun à son clou, de l'autre côté de son lit pour que ça ne saute pas aux yeux du releveur de compteurs d'EDF, qu'il conserve parfois comme prises de guerre, tout le monde fait pareil, des pièces intéressantes découvertes chez un truand abattu.

– Continuez, je vous écoute, dit-il en lui tournant le dos et s'accroupissant pour en décrocher un et y adjoindre un silencieux qu'il a dans sa table de nuit, il le range exprès à côté de ses boules qu'il utilise puisqu'ils ont le même usage.

Ce n'est pas la bonne taille. Il s'apprête à reprendre ses manipulations quand la jeune fille semble se rendre compte qu'il a l'esprit tout à fait ailleurs. Il a juste le réflexe de répéter : « Continuez, je vous écoute », il saisit son oreiller pour étouffer le son puisque le silencieux ne convient pas, se retourne et tire sur Chieko Husa. Il est à un mètre un mètre cinquante, c'est du gâteau.

Le cadavre, il s'en fiche, il a tout son temps. Il le découpera en mille morceaux, il le dépècera, il s'en débarrassera peu à peu. Il saura mieux que personne comment les Japonais sont faits même de l'intérieur.

Il n'y avait en fait pas besoin d'un oreiller ou d'un silencieux car le seul son qui suit sa pression sur la détente est le léger clic que produit la détente elle-même.

Ça fait rire Chieko Husa qui a décidément un bon fond et dit :

– Vous savez drôlement vous amuser pour un policier.

Wallance rit aussi mais un peu jaune. Il se souvient. C'est le pistolet avec lequel il a dû tuer Jonathan Goleano l'été dernier et il n'a pas été fichu de penser à le recharger après usage. Et ça se prétend un serial killer. Il trouve qu'il a l'air ridicule avec son arme dans une main et son oreiller dans l'autre, d'autant que celui-ci cachait son pyjama bien plié que voit maintenant Chieko Husa et que ça fait encore rire parce qu'il est à rayures bleu blanc rouge, pas par patriotisme mais il ne restait que ce modèle quand le commissaire a eu le temps d'aller au Monoprix.

– Vous êtes un bon Français, dit-elle en se tordant mais pas de douleur, dans la même position qu'elle aurait peut-être eue quelques secondes avant de s'effondrer si elle avait reçu la balle, ce qui donne pour Wallance un aspect encore plus pénible à la situation.

Il a le sentiment qu'elle le prend pour un clown, d'autant plus, le soupçon le traverse soudain, qu'elle ne rit peut-être que pour se faire bien voir, parce qu'elle croit qu'il cherche à tout prix à être drôle. Elle va voir s'il est tellement drôle.

Il abandonne les pistolets par respect de ses propres assassinats, il ne va pas les essayer un par un, ce serait trop s'appuyer sur le comique de répétition s'il n'en a rechargé aucun, il ne se souvient plus combien lui ont déjà été utiles. Avant de redéposer dans « l'armoire à pharmacie » du commissariat l'arsenic confisqué à Fagis, il s'en est mis de côté une bonne partie, il y a de quoi faire. Simplement, il ne peut pas proposer de but en blanc un thé à Chieko Husa et le lui servir froid dans la minute. Il faut un peu de temps, recréer une atmosphère conviviale, faire chauffer l'eau.

– Que diriez vous d'un bon petit thé ? demande-t-il en comprenant qu'il a manqué à toutes les règles de la courtoisie en ne le proposant pas immédiatement.

– Volontiers. Ça me réchauffera.

En attendant, elle a le champ libre pour continuer à raconter sa vie. Le commissaire n'écoute pas mais ça l'agace quand même comme un signe de son

incompétence. S'il avait été plus performant, il pourrait déjà être seul chez lui à écouter *La Passion selon saint Jean* bien installé dans son fauteuil, un pur délice, l'amour de Bach n'apporte pas que des désagréments. La jeune femme parle, parle, se sent de plus en plus à l'aise à force de faire tout ce qu'elle veut, bientôt elle va se prendre pour la maîtresse de l'appartement. Quand elle est rassasiée de ses propres paroles, elle pose des questions à Wallance qui a évidemment des difficultés à trouver la bouilloire, à allumer le gaz, où sont les tasses propres ? tout ce genre de problèmes qui surgissent dès qu'on est pressé.

– C'est intéressant, votre métier ? dit Chieko Husa. J'en suis sûre. Que pensez-vous que vous pouvez faire pour moi ?

Il trouve qu'elle manque de tact, comme les Japonais d'une façon générale qui n'ont pas l'air d'être venus sur terre pour lui faciliter les assassinats. Cette fille est mue par l'intérêt, elle ne l'aurait jamais regardé s'il n'était qu'un criminel.

Il sort les sous-tasses, place les tasses dessus, il a des sachets de thé, l'eau est bouillante, tout est prêt, elle déplace sa chaise jusqu'à la petite table.

– Je n'ai plus que du sucre en poudre, j'espère que ça ne vous dérange pas, dit-il.

– Pas de sucre pour moi, je risque de souffrir de diabète, dit Chieko Husa.

– Aucun danger, c'est du sucre traité. Moi-même, je suis un traitement, ment-il.

– Non, merci, vraiment, je vous assure.

– Vous êtes chez moi, vous buvez mon sucre.

Il se rend compte que ses sautes d'humeur sont d'une amplitude suspecte mais qu'y faire ? C'est le propre des sautes d'humeur d'être immaîtrisables à défaut d'arbitraires.

– D'accord, commissaire, si ça vous fait plaisir.

Il ouvre le petit placard au-dessus du four pour prétendument s'emparer du sucre en poudre qu'il conserve dans un bol. Malheureusement, il a aussi versé l'arsenic dans un bol, par prudence, si jamais quelqu'un lui ouvrait son placard et s'intéressait à cette substance blanche, il pourrait toujours prétendre que c'est du sucre en poudre. Par inadvertance, il a replacé les deux bols côte à côte sur la même étagère. C'est impossible de savoir lequel est lequel. Il aurait mieux fait de ranger chez lui plutôt qu'au bureau.

Il choisit un bol au hasard et en flanque une bonne cuillerée dans la tasse de Chieko, puis dans la sienne. Ça ne l'inquiète pas trop, il n'aura qu'à boire après elle quoiqu'il ne s'est toujours pas renseigné sur les délais de l'empoisonnement, il a bien son idée que ce doit être rapide mais on ne tue pas des Japonais sur un préjugé. Il renversera sa tasse, c'est le genre de chose qu'il devrait parvenir à faire assez naturellement dans son état de nerfs actuel. La jeune femme boit, ça a l'air de lui plaire.

– C'est trop chaud, dit-il en faisant semblant de tremper ses lèvres dans le

liquide.

– Excellent, dit Chieko Husa. Excellent thé, excellent sucre.

Et elle rit encore, sans doute par politesse asiatique.

Si c'était de l'arsenic, l'effet de l'arsenic n'est pas de rendre silencieux. Il ne pense pas aux cris de douleur mais au bavardage. C'est comme si Chieko Husa n'avait encore rien raconté jusque-là, que tout était encore à venir. Il tousse et crache exprès dans son thé, à la fois pour qu'elle s'interrompe un instant et qu'il ait un prétexte pour jeter le contenu de sa tasse dans l'évier sans y avoir touché.

– Vous aussi, vous en voulez une autre ?

– Non, merci.

– Si, si, donnez-moi donc votre tasse. Vous êtes chez moi, vous buvez ce que je vous donne.

Encore une fois, le ton qu'il ne faut pas. Aussi bien l'empoisonner en la ligotant sur sa chaise et en introduisant de force un entonnoir dans sa bouche dans lequel il verserait directement l'arsenic, avec un peu de thé si nécessaire pour faire passer ou s'il y a un arrière-goût immonde, comme souvent les poisons, ce dont on peut se féliciter en termes de santé publique car si la mort-aux-rats avait une saveur aussi plaisante que le chocolat, les accidents seraient plus fréquents (« mais les assassinats plus aisés », notera Liberty dans un carnet).

Elle cède. Il sort l'autre bol de sucre en le prétendant encore meilleur, il en verse une cuillerée tout en en remettant du bol précédent. Peut-être était-ce déjà de l'arsenic et y a-t-il seulement un délai, pas de danger à doubler la dose. Si ce n'en était pas la première fois, c'en est maintenant. Il ne voit pas comment elle va en réchapper cette fois-ci, c'est déjà le deuxième ou troisième assassinat de la soirée qu'elle subit, après le revolver et sa première tasse. Il se met même à écouter Chieko Husa respectueusement, soudainement attaché à ne pas manquer ses dernières paroles. Elle a la tasse empoisonnée en mains, elle va boire, tout laisse espérer que ses derniers mots seront « Bon, voyons voir ce nouveau sucre », quand on frappe à la porte du commissaire.

Elle repose sa tasse. Il met l'index verticalement devant ses lèvres pour l'inciter à être aussi silencieuse que lui (il y gagne au moins ça).

On refrappe.

– Commissaire Liberty, ouvrez. Je sais que vous êtes là, avec une femme, j'ai entendu parler.

Mon Dieu, Martine. Décidément. Quand elle n'est pas au téléphone, elle est libre hors de chez elle. Mais que fait Lavraut dans la police s'il est si laxiste ?

Il ouvre. Elle voit l'oreiller au milieu du lit et le pyjama à découvert. Elle comprend vite.

– Madame est cette Japonaise qui n'existe pas, je suppose. Encore de la chance qu'elle soit majeure.

Et Martine commence à hurler en se plaignant, comme s'il lui avait promis, ce qu'il n'a évidemment jamais fait, de ne pas assassiner le moindre Nippon par amour pour elle. Ces hurlements mettent Chieko Husa très mal à l'aise, boire du thé devient sa dernière préoccupation. D'ailleurs, dans sa rage, Martine saisit soudain sa tasse et la lui jette au visage avant de répéter son geste avec celle du commissaire. Le thé a eu le temps de refroidir si bien qu'il n'ébouillante personne, Liberty l'aurait eue mauvaise si la femme de son collaborateur, elle, avait tué une Japonaise à sa première tentative, presque avec indifférence. Il tâche au contraire de ne voir que l'avantage de la situation. Ça n'aurait pas été bon non plus que Chieko Husa s'empoisonne chez lui devant témoin.

Le commissaire est là à ménager le pour et le contre, pesant chèvre et chou, tâchant de calmer Martine qui a les moyens de le priver de son collaborateur favori pour des raisons personnelles, tâchant de retenir la jeune Japonaise qui est son unique espoir d'assassinat nippon le soir même et qui finit par s'en aller, lasse des insultes et des allusions incompréhensibles à ses vies sexuelle et physiologique.

– Eh bien, maintenant, vous pouvez me dire ce que vous faisiez avec elle, commissaire Liberty ? croit ironiser Martine alors qu'elle hurle, manière de s'exprimer contradictoire avec toute manifestation humoristique en général.

– Mais oui, je vais vous le dire, répond-il avec le même lien oxymoresque entre le fond et la forme, comme parlant avec ses mains, lesquelles, exaspérées, serrent le cou de l'importune passionnée.

Il regrette de ne pas avoir tout simplement agi comme ça avec Chieko Husa, ce serait réglé. C'est toutefois aussi bien qu'il n'ait pas eu un cadavre dans l'entrée quand Martine est arrivée, encore que ça l'aurait peut-être calmée de se sentir sans rivale, et puis il n'y aurait pas eu de bruit, il aurait pu faire semblant de ne pas être là. En laissant juste ses doigts vivre leur vie, il est en train de l'étrangler sans s'en rendre compte alors que ça ne sert à rien de bon, quand on refrappe à la porte.

– C'est Mme Dadarien. On vous entend d'en bas, alors je me suis permis de vous apporter moi-même deux boîtes de valium.

Il faut ouvrir à la pharmacienne.

– Je peux vous payer avec la carte Vitale ?

– Je n'ai pas la machine sur moi. Vous n'aurez qu'à régler demain.

C'est la seule bonne nouvelle des dernières trente-six heures commencées sous les pires auspices par le non-assassinat de Siao-siao Sana et qui ont tenu toutes leurs promesses.

Le soir, quand il se retrouve seul après avoir dû payer de sa personne pour se débarrasser de Martine, il sort marcher, à la fois pour fatiguer ses jambes qui ne demandent qu'à partir dans tous les sens et pour une dernière tentative, à la désespérée. Il marche dans le quartier à grandes enjambées, dévisageant les passants dans l'espoir de trouver par hasard ce qu'il n'a pas réussi à dénicher de façon réfléchie : la perle rare, un Japonais (ou une Japonaise) assassinable. Cette quête qui est pour lui morale ne lui vaut pourtant que le mépris des inconnus, étonnés de se voir fixés ainsi en pleine rue par un homme de son âge dont les visées leur demeurent énigmatiques, d'autant qu'il observe aussi grossièrement les hommes que les femmes, les vieux que les jeunes. Il n'adresse la parole qu'aux rares Jaunes qu'il croise, tous ne lui répondent pas et quand ils le font c'est souvent de manière insatisfaisante.

– Non, je suis birman, répond un adolescent.

– Ah non, chinoise, une vieille dame.

Coup sur coup, quand il est près de la gare d'Austerlitz, il tombe sur deux hommes, le premier la trentaine, le second la quarantaine, avec lesquels il a au mot près le même dialogue, résultant de la politesse fameuse des Japonais qui ne veulent jamais répondre avec une négation explicite et trouvent plus courtois de paraître maîtriser parfaitement la langue de leur pays d'accueil.

– Vous êtes japonais ?

– Oui.

– Vous habitez où ?

– Oui.

Le commissaire ne veut pas assassiner au milieu de la rue, avec la déveine qu'il

a depuis le début de cette affaire, au risque que la brigade criminelle, planquée dans l'ombre pour une tout autre affaire, ne surgisse précisément au moment où il serait en train d'exterminer sa victime. Il a expérimenté mille autres lieux mais, tuer les gens chez eux, c'est toujours le plus commode.

Rien de probant ne se passe. Il rentre chez lui dépité en se disant qu'on ne l'y reprendra plus. En vérité, cette petite promenade lui fait du bien physiquement, un peu d'air, quel que soit le mal moral qu'elle lui procure par ailleurs, et il la renouvelle jusqu'au dimanche soir 29 février inclus. Avec la même persistante absence de résultat criminel, même l'année bissextile ne lui porte pas chance.

– Vous allez être content, commissaire, lui dit Lavrout, pas toujours perspicace, quand il arrive au bureau le lundi 1^{er} mars. Suzuko Tatakoyo, un Japonais de soixante-huit ans, a été retrouvé mort ce matin dans son appartement, rue Léon-Frot, dans le XI^e. Apparemment, la cause du décès est une vingtaine de coups de chandelier sur la tête. On y va ?

Au lieu d'être heureux, Wallance est furieux. Il le prend pour un assassinat hostile, dirigé contre lui. Pour une fois qu'un Japonais est assassiné, il n'y est pour rien, comme si c'était soudain très facile pour n'importe qui d'autre alors que, depuis vingt-huit ans qu'il est dans la police, il n'a pas souvenir d'avoir eu à traiter la moindre affaire semblable. Lavrout, qui se réjouissait d'annoncer la nouvelle à son supérieur, croyant lui faire plaisir, est désolé, désespéré, comme quand il offre à Emily ou Charlotte une poupée qu'il a choisie avec le plus grand soin et que l'enfant la rejette immédiatement en disant « Pas jolie ». Le trajet en voiture est sinistre.

Rue Léon-Frot, ils croisent le docteur Murat, qui a déjà fini ses constatations et tient à faire sa petite plaisanterie. C'est une caractéristique des légistes de manifester un humour ostentatoire, sans doute synonyme à leurs yeux de sensibilité maîtrisée, devant les cadavres qu'ils examinent.

– Il est encore plus petit couché que debout. Mais quand même, ce n'est pas la peine d'être un géant pour lui avoir asséné commodément des grands coups sur le crâne. Il est mort à mon avis autour de minuit, je dirais entre onze heures et une heure.

Wallance s'en fiche. Fugitivement, il n'est plus qu'une boule d'aigreur, de jalousie. Il a envie de liquider l'affaire au plus vite pour ne plus y penser. C'est la femme de ménage qui a découvert le corps, qu'on arrête la femme de ménage. Par chance, son mari, ivre, a fait du scandale sur la voie publique hier soir de sorte qu'il a passé la nuit en cellule de dégrisement et qu'elle n'a pas d'alibi.

– Pourquoi je serais venue chez M. Tatakoyo en pleine nuit alors que j'y vais tous les lundis à neuf heures ?

– Justement, pour l'assassiner, dit le commissaire. Vous ne l'assassinez pas tous les lundis matin à neuf heures, je suppose. Mais c'est ce que vous avez fait cette

nuît entre vingt-trois heures et une heure. Vous avez les clés de l'appartement ?

– Bien sûr.

– Bien sûr, interrompt Wallance d'un ton définitif, comme si ce nouvel indice mettait un terme à l'enquête. On commence par assassiner sa victime et on revient sur le lieu de crime pour faire le ménage en nettoyant les indices, c'est très malin mais tous les policiers ne sont pas des imbéciles, ma petite dame.

Il y a quelque chose d'humiliant en cette Bolivienne qui dépasse la soixantaine mais pas un mètre soixante-cinq, qui a peut-être réussi là où le commissaire a échoué et qui se défend si mal. Il la fait arrêter sous le coup de l'énervement mais il n'est pas non plus sûr que ce n'est pas elle. Elle pourrait l'avoir fait, aussi bien, ce Japonais solitaire qui lui tendait les bras. Dieu seul le saura. Wallance a le pressentiment que, désormais, il ne pourra plus voir une victime nipponne mystérieusement assassinée sans se dire : « Ah, si j'avais su. » Après coup, tout est plus facile.

– Voilà encore une aventure dont on pourra parler à Annick et Jérémy ce soir, dit Lavraut. Vous n'avez pas oublié le dîner, commissaire ? Avec tout ce qu'on aura tous à se raconter, il promet.

– Oui, dit lâchement Wallance à qui ce futur repas coupe déjà l'appétit.

Ils se mettent à table. Durant l'apéritif, au lieu de raconter leur séjour tokyoïte qui n'aurait déjà rien eu de passionnant, les Colcoche se concentrent sur l'assassinat qui s'est produit chez eux en leur absence, comme si la connaissance des lieux leur donnait une compétence et que les Lavraut et le commissaire n'étaient pas les pires clients pour un tel récit, ce sont eux les mieux informés. Charlotte et Emily n'arrivent naturellement pas à dormir et viennent déranger toutes les cinq minutes les adultes de plus contraints de les cajoler un minimum, même les non-parents, par amour de l'humanité. Wallance se demande ce qu'il fait là, lui qui a une façon à ses yeux plus efficace de montrer son intérêt affectueux pour le bien-être et la sécurité de ses concitoyens. Annick et Jérémy l'appellent « commissaire Liberty », imitant Martine dont ils s'imaginent que son lien avec lui ressemble plus à celui qu'ils peuvent avoir eux-mêmes que Lavraut qui lui est professionnellement subordonné. L'appartement est trop petit pour un dîner de cinq personnes. Le verre dans lequel on a bu l'apéritif doit encore servir pour le repas, il faut aussi déplacer son siège. Il n'y a qu'un tabouret pour Martine mais c'est très bien comme ça puisqu'elle doit se lever pour le service.

L'entrée est constituée de sushis. Tout le monde s'extasie poliment mais ils viennent en fait du Japonais du coin, c'est juste de l'argent bien dépensé. Le poisson cru inquiète le commissaire Liberty qui n'y est pas trop habitué et ne se sent pas trop sûr des réactions de son estomac, son inquiétude ne faisant qu'aviver les risques. Il mange cependant, alors que chaque grain de riz lui paraît une agression, un rappel à l'ordre qu'il y a des millions de Japonais sur cette planète et qu'il n'a pas été capable d'en tuer un seul, lui le soi-disant grand justicier. Chaque bouchée est une humiliation.

– Et vous ne pouvez pas savoir le désagrément de voir sa machine à laver, qui a reçu nos vêtements les plus intimes, maillots de corps, slips, culottes, squattée par une étrangère, dit Jérémy. Pauvre femme.

– Encore heureux que Louis ait eu la gentillesse de s'occuper de faire rétablir la porte d'entrée, dit Annick.

La part principale que Lavraut a prise à cette affaire, outre de faciliter malgré lui l'assassinat à Wallance, a été de régler les problèmes techniques afin que les amis de Martine rentrent sans souci.

Après les sushis, des tempuras. Le repas japonais dans toute son horreur. D'autant que si les sushis venaient d'un traiteur, Martine a trouvé la recette des tempuras dans on ne sait quel journal et s'y est attaquée comme si ne pas se soucier de la santé gastrique de ses invités était le stade suprême de la politesse. Les beignets baignent dans l'huile, le pire restaurant japonais de Paris ne les aurait pas servis.

Wallance argue qu'il ne mange jamais de friture pour refuser.

– Pour une fois, ça ne peut pas faire de mal, commissaire Liberty, dit Jérémy.

– Allons, du courage, dit Annick. Sinon on répétera partout qu'un simple beignet suffit à faire fuir le fameux commissaire Liberty.

– S'il vous plaît, commissaire, dit Lavraut. Ça fera plaisir à Martine.

– N'ayez pas peur, c'est aussi bon que si c'était une Japonaise qui l'avait cuisiné, dit Martine d'un ton appuyé. Je crois que c'est votre intérêt d'en manger, commissaire Liberty.

Il n'est plus un enfant, il ne va pas tuer tout le monde parce qu'on le force à avaler un plat qu'il n'aime pas.

– Par pure gourmandise, cède-t-il en tendant son assiette.

Les beignets sont pâteux, ruisselants, rien que les voir donne envie de ne pas les manger. Pourquoi faut-il mettre la bouche à la pâte sous prétexte qu'une amante injustement jalouse y a mis la main ? Il lui faut une minute pour mâcher la première bouchée.

– Exquis, disent à la suite Annick et Jérémy, trahissant la confiance qu'il est d'usage d'accorder aux enseignants.

– Et puis, c'est plus nourrissant qu'au restaurant japonais où ils font des économies sur tout, on a encore faim en sortant, dit Lavraut.

Wallance s'estime justifié de ne pas parler la bouche pleine. Il n'y a pas trente secondes qu'il s'échine sur la seconde bouchée qu'il se lève livide et qu'on lui indique la salle d'eau sans qu'il ait rien à demander. Il commence par vomir dans le lavabo mais ses jambes ne le soutiennent plus, il s'accroupit, les genoux sur le petit tapis rose, devant la cuvette. Il revomit et revomit encore. C'est une sensation affreuse, il lui semble que son vrai assassinat japonais, il va en être la victime et nullement l'instigateur, un assassinat sans préméditation, un simple crime, la mort donnée sans intention. Un empoisonnement à la tempura sera-t-il

plus meurtrier qu'à l'arsenic ? Les choses n'ont jamais été prévues ainsi. Il se sent miteux aussi bien physiquement qu'éthiquement. Tout ces efforts qu'il a fournis pour finir lui dans cet état, on est mal récompensé. Sous couvert de gentillesse, les autres viennent tour à tour frapper à la porte pour demander si ça va, l'obligeant à répondre « Ça va » entre deux dégoûtements, qui sait si l'obligation d'ouvrir la bouche n'en provoque pas ?

Au bout d'un temps qui lui a naturellement semblé infini, il ressuscite. Il reste encore quelques minutes dans la salle de bains pour redevenir présentable et retourne au dîner, soulagé d'avoir la meilleure excuse du monde pour ne plus rien avaler et espérant que c'en est fini des tempuras dont la seule vue l'inquiète encore. Gagné. Ils sont au fromage, seule étape bien française du repas. Il s'installe sur le canapé, ce qui lui offre un double confort, la nourriture est exclue de son champ de vision.

– En gros, ce qui m'a le plus frappé au Japon, c'est le nombre de Japonais, conclut Jérémy à la fin d'une tirade dont Wallance n'entend que ça.

Tout le monde rit, sauf, évidemment, le commissaire Liberty.

Et les Colcoche reparlent de *Lost in Translation*, ils s'estiment meilleurs critiques depuis qu'ils sont allés là-bas et peuvent parler en connaissance de cause, sans que personne ici ait le droit de les contredire.

– La scène à l'hôtel, vous savez, au début, c'est exactement ça, dit Annick. Je suis sûre que Sofia Coppola elle-même l'a vécu pour le raconter si bien.

Pour Wallance, toutes les scènes se passent à l'hôtel, il ne se souvient plus, ça lui est égal. Il n'écoute plus durant un temps indéterminé, ayant d'autres Japonais en tête que les personnages secondaires, fictifs et vivants, d'un film.

Il est question d'enfants quand il refait attention, les Colcoche en ont, comme les Lavraut et Francis Ford Coppola. Quelques lieux communs sur le bonheur, les soucis qu'ils apportent.

– Vous ne dites rien, commissaire Liberty ? dit Martine. Il est encore temps pour vous d'en avoir, les hommes ont bien de la chance.

– Non, merci, dit Wallance.

– Vous ne nous cachez pas quelque chose, commissaire ? dit Lavraut, le couple tout entier est persuadé que l'amie japonaise de Liberty attend un bébé. Quelque chose d'à moitié nippon ?

Cette répétition de fiascos depuis une quinzaine de jours, ce meurtre ce matin comme si les Japonais étaient des êtres comme les autres et qu'ils ne semblaient des Superman qu'à lui, cette tempura prétendument nipponne et effectivement criminelle, qu'est-ce qu'on vient encore, avec une ironie involontaire, le chercher sur des bébés et des Japonais qu'il pourrait faire lui-même ? Il est presque calme tellement il est à bout.

– Non. Non, je n'attends aucun enfant. Je suis juste bien en chair, dit-il en souriant et tapotant son ventre comme si les autres croyaient que c'était de là que

devait sortir le bébé.

Il pense cette plaisanterie apte à faire baisser toute tension et se trompe là aussi. Martine lui en veut et ne lésine pas sur les arguments.

– Vous l’avez obligée à avorter, votre amie nipponne ? dit-elle. Mais c’est un assassinat.

– Oh, répond simplement le commissaire Liberty, enfin persuadé que, question Japonais, il devra définitivement se contenter de cet assassinat-là.

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LE COLLÈGE DU CRIME, 2004

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2004

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique